BULLETIN
de
l'Université l'Aurore
震旦雜誌

L'EFFORT DE LA PHILOSOPHIE MARXISTE EN CHINE	O. Brière
LES BASES HISTORIQUES DE L'ÉCONOMIE ET LA POLITIQUE COMMERCIALE EN AUSTRALIE	M. Mornand
TRAITÉS CONCLUS ENTRE LA CHINE ET L'AMÉRIQUE LATINE	R. Lowenthal
FORMOSE ÉCONOMIQUE	F. P. Clément
MÉLANGES: ESQUISSE DE L'HISTOIRE DE L'ISLAM EN CHINE	Pé Cheou-i
NOTE SUR LES CONSTRUCTIONS EN BAMBOU	G. Roudakoff
LA PRESSE JUIVE A SHANGHAI....NOTE ADDITIONNELLE	R. Lowenthal
NOTES BIBLIOGRAPHIQUES	
CHRONIQUES ET NOUVELLES	
ENGLISH SUMMARY	

1947—III. Tome 8, N° 3 SHANGHAI 上海 31

中華郵政特准掛號（第一九九六號）認爲新聞紙類

AVIS DE LA RÉDACTION

— Les abonnements partent du 1er Janvier.

— En cours d'année, les nouveaux abonnés reçoivent automatiquement les numéros de cette année, qui leur manquent.

Abonnement: les 4 Nos de 1947..... 200.000 $ C. N. C.

(Abonnement à l'Étranger: 5 $ U. S. A., ou 600 Francs français.)

Vente au numéro: le No. 60.000 $ C.N.C. (à l'Etranger $ U.S.A. 1.50)

On trouve le *Bulletin de l'Aurore*

EN CHINE, à: SHANGHAI — *227 Chungking Road (S), Shanghai (25)*
T'ou-sè-wè par Zi-ka-wei; et T'ou-sè-wè 131 Changlo Road
Joseph Tch'eng 610 Ling sen Road (C)
Kelly & Walsh 66 Nanking Road
NANKIN — Kwofulu 298
PEIPING — Libr. Vetch, French Bookstore, Grand Hôtel de Pékin

EN ASIE, à: SAIGON: Libr. Albert Portail, 185 rue Catinat
HONG-KONG: The Catholic Truth Sty, 8 Connaught Road, King's Bldg

EN AMÉRIQUE, à: MONTRÉAL(2): 762 Ouest, Sherbrooke (CANADA)
SOUTH PASADENA: P.D. and Ione Perkins, 1603 Hope St. (California)
NEW-YORK(3): Stechert-Hafner 31 East 10th St. (N. Y.)

EN EUROPE, à: PARIS: Procure de Chine, 42 rue de Grenelle, Paris VII, c. ch. p. Paris 5563-81

COLLECTIONS DU BULLETIN

(Etudes juridiques, économiques; — littérature, philologie, religions, histoire chinoise; — articles d'intérêt général; philosophie, sciences; — recherches originales: astronomie, physique du globe): travaux de parfois plus de cent pages avec cartes et gravures.

Sur la demande de nombreux acheteurs nous avons fait rééditer les trois numéros épuisés (dont le No 19, ressources économiques de la Sibérie et carte des chemins de fer, 1944): d'où une légère augmentation des prix de la Collection.

Les Collections du Bulletin se trouvant, malgré tout, en petit nombre, nous sommes contraints de réserver désormais leur vente aux Universités et Bibliothèques chinoises — ou à l'étranger.

Tarif A: Collection complète de 1933 à 1948 inclus (IIème Série Nos 27 à 40; Tables; IIIème Série, Nos 1 à 36): — en Chine, 3.200.000 $ C.N.C.
Hors de Chine: 80 $ U.S.A. payés à "Bulletin Aurore, Mission du Kiangnan, Banque belge pour l'Étranger (Overseas) 67 Wall Street, New-York"; — ou 9.600 Francs français payés à Procure de Chine, 42 rue de Grenelle, Paris VII, compte ch. post. Paris 5563-81.

Tarif B: IIIème Série seule (la IIème Série est, en général, d'intérêt plus scolaire) de 1940 à 1948 inclus, 36 numéros
En Chine: 2.000.000 $ C.N.C.; — Hors de Chine: 50 $ U.S.A. — ou 6.000 Francs payés aux adresses ci-dessus (Tarif A).

Tous ces prix sont franco de port. Envoyer les commandes à:

BULLETIN DE L'UNIVERSITÉ L'AURORE
227, Chungking Road (S), Shanghai (25), Chine.

BULLETIN

de

l'Université l'Aurore

HOMMAGE DE L'EDITEUR

Série III

Tome VIII — N° 3

SHANGHAI
Imprimerie de T'ou-sè-wè

1947

SOMMAIRE

L'EFFORT DE LA PHILOSOPHIE MARXISTE EN CHINE
O. Brière, S. J. 309

LES BASES HISTORIQUES DE L'ÉCONOMIE ET LA POLITIQUE COMMERCIALE EN AUSTRALIE
M. Mornand 348

TRAITÉS CONCLUS ENTRE LA CHINE ET L'AMÉRIQUE LATINE
R. Lowenthal 369

FORMOSE ÉCONOMIQUE
F. P. Clément 380

MÉLANGES: ESQUISSE DE L'HISTOIRE DE L'ISLAM EN CHINE
Pé Cheou-i 392

NOTE SUR LES CONSTRUCTIONS EN BAMBOU
G. Roudakoff 418

LA PRESSE JUIVE A SHANGHAI....NOTE ADDITIONNELLE
R. Lowenthal 429

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES 434

CHRONIQUES ET NOUVELLES 438

ENGLISH SUMMARY 446

Sauf avis contraire, la reproduction totale ou partielle des articles parus est autorisée à la condition expresse que mention soit faite du "Bulletin de l'Université l'Aurore"

凡轉載全部或一部本雜誌披露之各文，除別有指示外，須加"錄自震旦雜誌"字樣

L'EFFORT DE LA PHILOSOPHIE MARXISTE EN CHINE.

O. Brière

在現在爭鬥這樣熱烈的時候，我們來講理論的問題，不是有些不近人情嗎？共產黨不是最講究實際的嗎？他們最看不起的，不就是理論嗎？當然，沒有人能否認他們的組織的，訓練的才能，迅速實行和埋頭苦幹的精神．甚麼困難都不能使他們退縮．他們的活動，眞有些神秘．雖然這樣，他們對於他們的主義，却並沒有疏忽．我們看了下面，便可知道了．不過，我們知道，這只是共產主義在中國的一些外貌，爲外人向來所不注意的．因此，我們寫了出來．

A l'heure où la lutte est si chaude, n'est-il pas un peu paradoxal de traiter un sujet théorique? Les communistes ne sont-ils pas avant tout un parti de réalistes? Ne font-ils pas profession de mépriser souverainement toute spéculation? A coup sûr, nul ne saurait leur contester le génie de l'organisation, de la discipline, de l'exécution rapide, de l'énergique entrain au travail qu'aucun obstacle ne rebute. Ils sont en quelque sorte des mystiques de l'action. Malgré tout, ils n'ont pas négligé le champ de la philosophie, comme on en jugera d'après ces pages. C'est un aspect du communisme en Chine absolument nouveau pour l'observateur étranger, croyons-nous, c'est pourquoi nous avons tenté cette esquisse.

*

* *

Puisque le communisme se donne avant tout comme le parti du réalisme on ne s'étonnera pas que son idéologie soit tout entière tournée vers l'action. Comme le signalait le P. La Farge s. j. dans la revue "America", pour caractériser le matérialisme dialectique, "le marxisme est une philosophie de l'action". Rien ne nous paraît plus exact. Le socialisme de Karl

I—LES BASES HISTORIQUES DE L'ECONOMIE ET DE LA POLITIQUE COMMERCIALE DE L'AUSTRALIE

Michel MORNAND

Attaché commercial à l'Ambassade de France en Chine

下文乃"歷年來澳州經濟和商業狀況"一書之第一章本文乃 Alger 大學法學院一九四四年之博士論文.最近將於巴黎發表.

L'article qu'on va lire est le premier chapitre d'un livre intitulé: "L'Evolution économique et la Politique commerciale en Australie". Cette thèse de Doctorat présentée en 1944 à la Faculté de Droit de l'Université d'Alger sera bientôt publiée à Paris.

La croissance ininterrompue de la structure économique de l'Australie au dix-neuvième siècle, durant lequel la population passa de moins de 12.000 à près de 4 millions d'habitants, peut être envisagée, de même que l'évolution correspondante de la politique commerciale, dans le cadre de trois périodes distinctes.

Au cours de la première période, qui s'étend jusque vers la date de la découverte des mines d'or (1851), le développement de l'élevage en vue de la laine constitue le moteur à peu près exclusif du progrès général, cependant que le régime tarifaire appliqué au pays par le Gouvernement Britannique, n'est qu'une application pure et simple du système du "Pacte Colonial".

La brusque et considérable immigration provoquée ensuite, entre 1851 et 1860, par l'appât du minerai précieux, vient alors transformer et renforcer la texture démographique: l'élément de population d'origine pénale, déjà affaibli, en termes relatifs, durant les vingt années précédentes, se trouve définitivement noyé par l'afflux des immigrants libres. En termes absolus, la rapide augmentation du peuplement favorise l'éclosion du

sentiment national, et contribue à orienter l'économie dans le sens d'une plus grande différentiation.

Ayant ainsi pris de l'importance, aussi bien à leurs propres yeux qu'à ceux du monde extérieur, les Colonies d'Australie plaident à Londres leurs droits à régler elles-mêmes leurs destinées, et, avant tout, à écarter les indésirables de leurs territoires, c'est-à-dire à mettre un terme à l'immigration pénale.

Retirant, du gain de leur procès, le bénéfice d'une autonomie pratiquement complète, elles résolvent rapidement cette question irritante, et procèdent sans tarder, à définir leurs propres politiques économiques et tarifaires, parmi lesquelles l'expérience protectionniste inaugurée en Victoria, affecte une importance et une signification particulière.

La troisième et dernière période, dont on peut placer le début aux environs de 1862, voit s'effectuer, sous l'impulsion de la demande européenne, une nouvelle expansion des industries exportatrices: à côté de la laine, le blé prend sans cesse une importance plus grande, tandis que l'invention et le perfectionnement des procédés frigorifiques permettent à la viande et aux produits de ferme de prendre leur place à ses côtés. Pendant que se confirme ainsi le jeu régulier du mécanisme dont l'observation servit de base à la théorie de la division internationale du travail, le problème fiscal et démographique — et non pas encore un problème de débouchés extérieurs — domine la politique commerciale et tarifaire de chaque Colonie, parmi lesquelles le protectionisme Victorien continue de s'opposer au libéralisme ambiant. Ces diverses législations n'offrent d'ailleurs qu'une immunisation illusoire contre la contamination des grandes crises mondiales: l'examen des caractères qu'affecte, en Australie, celle de 1892, révèle déjà le point sensible où prendront naissance les accidents ultérieurs, à savoir l'endettement chronique, couplé avec une dépendance fondamentale et inéluctable de la prospérité de quatre marchés extérieurs essentiels, ceux de la laine, du blé, de la viande, des produits de ferme.

I — Le moteur du développement économique (des origines, à 1851)

L'histoire mouvementée des premières années de l'occupation des rivages orientaux du contiment australien par les Britanniques relève davantage de l'anecdote ou de la "robinsonnade" que de l'histoire économique proprement dite. Parmi les acteurs principaux de cette histoire néanmoins, un certain Mac Arthur, héros local dont, la participation déterminante au renversement du Gouverneur Bligh (1) eût suffi à

(1) — Célèbre lui-même, moins comme Gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, que comme figure principale de la fameuse mutinerie de la "Bounty" (1786).

assurer la célébrité, possède un titre plus important à faire valoir: grâce aux efforts persévérants qu'il déploya dans l'introduction en Nouvelle-Galles du Sud des meilleures espèces de mérinos connues à l'époque, et à ses recherches en matière d'élevage sélectionné, il fait figure de précurseur. En cette rude époque de pionniers, Mac Arthur, selon la chronique condamnait sa famille à un régime végétarien, alors qu'il possédait à Camdem, dès 1797, un des plus riches troupeaux du pays, et cet exemple, semble-t-il, n'était pas sans émule.

De tels sacrifices ne demeuraient pas sans fruit, mais leur véritable portée devait attendre pour se manifester, qu'à la suite des explorations de Blaxland, Oxley, etc... (1815-1821) les pâturages s'étendant au-delà des Montagnes Bleues, fussent ouverts à l'élevage extensif, au moment même où la matière première faisait défaut aux filatures et aux tissages de Grande-Bretagne. Une condition nécessaire serait ainsi remplie, pour que, du pénitencier, naquît une véritable colonie.

On sait en effet qu'en envoyant le Commodore Phillip a Botany Bay en 1787, avec un contingent d'infanterie de marine et de forçats, le Home Office avait en vue, avant tout de vider les prisons du Royaume-Uni, et les pontons qui, sur la Tamise, leur servaient d'annexes incommodes et dangereuses, en un endroit susceptible de remplacer, dans ce rôle, les Colonies Américaines récemment perdues à la suite de la Guerre d'Indépendance. Ce point de vue devait d'ailleurs persister longtemps: en 1844, le Secrétaire d'Etat aux Colonies rappelait encore au Gouverneur de Nouvelle-Galles du Sud "que le Gouvernement de Sa Majesté" tient pour indispensable qu'il soit trouvé dans les Colonies australiennes un réceptacle pour tous les convicts, exilés, bannis de ce pays en exécution d'une condamnation judiciaire. Il s'agit là, poursuivait le Ministre, d'un objet si important de la politique nationale, qu'aucune considération contraire ne saurait "être reconnue comme assez grave pour le primer" (2).

Mais un pénitencier coûte souvent plus cher qu'il ne rapporte et dès 1798, le naturaliste Banks, qui naguère avait accompagné James Cook dans son premier voyage d'exploration, et reconnu avec lui une partie de la côte du continent nouveau, proposait d'y envoyer le célèbre Mango Park en mission d'exploration, et écrivait qu'il "était inconcevable qu'une telle contrée, située dans le climat le plus favorable, ne produisît pas quelque matière première utile "à un pays industriel comme l'Angleterre" (3).

Peu d'années après, en 1803, cherchant à se débarrasser des mesures restrictives imposées par le "Statute of Artificers" d'Elisabeth, et à obtenir pour leur corporation une liberté égale à celle que s'était vu accorder l'industrie cotonnière, les tailleurs du Royaume-Uni se virent opposer

(2) — Cité par Burton. The peopling of Australia, Further Studies, Melbourne University Press 1933 p. 43.

(3) — Cité par Burton. The Peopling Australia. Further Studies Melbourne University Press 1933 p. 43.

l'argument que la crise notoire des approvisionnements en laine privait leur métier de perspectives de développement (4). Dure constatation pour un pays dont la laine avait été jadis un "produit clef", mais où les éleveurs eux-mêmes durent se rendre compte du fait "terrible" ("the awful fact") que le marché était désormais commandé par les importations étrangères (5). Cette pénurie, aggravée par la déficience de la production en Europe Centrale, et coïncidant avec les possibilités qu'offriraient bientôt les régions nouvelles découvertes en Austrisle, ouvrit pour cette dernière ce que les historiens appellent "l'ère pastorale", qui devait se prolonger jusqu'en 1850, caractérisée par l'extension continue des concessions de vastes domaines utilisés comme terrains de parcours, l'afflux du capital britannique, le progrès de l'immigration non pénale, l'augmentation du troupeau, la conquête du marché de la laine à Londres. Ce fut ainsi sur ce dernier que pour la première fois se rencontrèrent l'intérêt de la Métropole et l'avenir des Colonies. Cette rencontre devait ne pas tarder à se manifester sur un plan beaucoup plus complet à mesure que l'industrialisation de l'Europe, et de la Grande-Bretagne en particulier, se poursuivait, et que les pays "neufs" deviendraient les buts d'une émigration jugée nécessaire, seraient regardés comme d'avantageux terrains de placement, comme les pourvoyeurs naturels de matières premières et de produits alimentaires: ainsi peut se résumer l'état d'esprit qui, à Londres, régnait à la fin du premier tiers du dix-neuvième siècle. Point de vue essentiellement égoïste au début, et qui devrait bientôt tenir compte de l'opinion des Colonies, chaque année plus conscientes de leurs droits et de leur intérêt. Jusqu'en 1831, en effet, l'immigration en Angleterre avait été essentiellement pénale: la Métropole se débarrassait de ses indésirables, les Colonies n'avaient qu'à les recevoir. Et à l'expiration de la peine, on attendait d'elles qu'elles offrissent aux déportés une chance de réhabilitation. C'est sur cette base que de grands administrateurs, tels que le Gouverneur Macquarie (1809-21) s'étaient donnés à la tâche de pourvoir les "expirees" (6) de moyens de vie honnêtes. Pour des motifs moins désintéressés, les "squatters" (7) de leur côté, recherchaient la main-d'œuvre économique que le Gouvernement leur fournissait en assignant à leur service des forçats en cours de peine ("assignees").

Mais avec les progrès de l'industrie pastorale, cette main-d'œuvre devenait rapidement insuffisante. Comme l'écrit M. Burton (8) "ils (les

(4) — E. Shann, "An Economic History of Australia" Cambridge 1938, p. 80-81

(5) — J. K. Trimmer, Improvement of British Fine Wool 1828. Cité par E. Shann, *op. cit.*

(6) — "Expirees" Nom donné aux forçats libérés sous condition de résidence dans la Colonie.

(7) — "Squatters", grands propriétaires fonciers. Expression rattachée étymologiquement au verbe "to squat", s'accroupir. En effet, à l'origine du moins, l'occupation continue a souvent valu titre. (cf. la "Præscriptio longissimi temporis" du droit romain).

(8) — Burton, *op. cit.*, p. 48.

squatters) étaient enclins à se plaindre que la criminalité en Grande-Bretagne ne s'élevât pas à proportion de leurs propres besoins de main-d'œuvre". Au même moment, la Grande-Bretagne, en proie à la crise qui se déclancha en 1825 – et épargna d'ailleurs le Contiment — éprouva, sur une large échelle, la plaie du chômage. Il s'agissait en l'espèce plus que d'une simple crise cyclique. Centrée sur le Royaume-Uni où, dès la fin du dix-huitième siècle s'était manifestée, comme on le sait, la Révolution Industrielle, elle n'était pas seulement le prix des investissements et de l'optimisme excessifs d'une période de paix faisant suite à vingt cinq ans de guerre continentales, mais aussi la première conséquence positive du remplacement de l'homme par la machine. L'évènement, d'ailleurs, le montra bien: une fois résorbée la crise de 1825, au cours et à la suite de laquelle avait été généralisé l'emploi du métier à vapeur, il subsista en Grande-Bretagne un large résidu de chômage que pouvait éliminer un courant d'émigration approprié. C'est ce que pendant ses méditations dans la prison où le tenaient enfermé les suites judiciaires d'une équipée sentimentale avec une mineure, saisi par les opportunités qu'offrait la mise en valeur des territoires d'outre-mer, comprit Wakefied, et lui fit élaborer le précepte devenu célèbre que la recette des ventes ou des concessions de terres coloniales doit servir à couvrir les dépenses de passage et d'établissement de nouveaux colons.

La Métropole était surpeuplée, les colonies manquaient de la main-d'œuvre nécessaire; sous cette double influence (9) la composition du courant d'immigration vers les Colonies australiennes commença entre 1822 et 1830, à se modifier notablement: sur 30.000 émigrants environ, un tiers étaient des émigrants libres, ce qui constituait un contraste très net avec les trente années précédentes durant lesquelles, à part un nombre limité de fonctionnaires et d'immigrants libres pourvus de quelque capital, le courant était à peu près uniquement pénal. Concurremment s'effectuait la conquête du marché de la laine à Londres: la première enchère de laine australienne y avait été tenue en 1817. Les quelque 75.000 livres-poids reçues en moyenne jusqu'en 1820 de Nouvelles-Galles du Sud (10) et de Tasmanie, n'étaient encore qu'une faible fraction des importations du Royaume-Uni. Mais le progrès devait être rapide. En 1821, le chiffre dépassait 175.000 livres-poids, en 1831, 2.5 millions, et dix ans plus tard, la laine australienne avait, contre la concurrence continentale, conquis le marché britannique, l'approvisionnant de plus de 80%. Et en 1849, un troupeau de 13 millions de têtes peuplait les pâturages de Nouvelle-Galles du Sud.

(9) — On peut noter, pour mémoire, que la population de l'Angleterre proprement dite et du Pays de Galles (England and Wales) était de 5.4 millions en 1700, de 8.8 millions en 1800, et de 32.5 millions en 1900. (Chiffres cités par A. Marshall. Principles of Economics. Sixième édit., Londres, Page 189, en note). —

(10) — Qui comprenait encore à l'époque les territoires qui devaient plus tard devenir les Etats de Victoria et de Queensland.

Malgré la crise de 1836, l'industrie pastorale continua à jouir, durant la décade suivante, d'une grande prospérité: 116.000 Anglais prirent librement le chemin du Pacifique. Beaucoup d'entre eux, soigneusement choisis, bénéficiaient, ainsi que leurs familles, du subside Wakefieldien, et au total, leur nombre était de près de trois fois supérieur à celui des quelque 40.000 convicts introduits au cours de la même période.

Pendant la décade suivante, les cours de la laine furent, sauf une reprise passagère en 1845, moins satifaisants, mais en revanche, l'Australie du Sud commençait, autour d'Adélaïde, à réaliser de grands efforts et de grands progrès dans la culture du blé et, par surcroît, de riches mines de cuivre devaient être découvertes sur son territoire. Ce à quoi nous nous attendons se produisit: l'émigration en Australie ne se ralentit pas; au contraire elle était en 184?-50 de 143.000 contre 116.000 durant la décade précédente, ce qui constitue un accroissement notable, encore que l'on doive signaler que, par rapport à la même période, elle était tombée, comme facteur d'accroissement de la population de 80% à 66%. Les Colonies, toutes les Colonies se développaient, grandissaient, mais à ce mouvement c'est l'Australie du Sud qui, relativement, participait le plus, et non la plus ancienne et la plus riche Nouvelle-Galles du Sud. Ainsi, à la veille même de la période de l'or (*gold rush* de 185?-60) constatons-nous l'influence de lois naturelles, eussent dit les classiques, sur l'émigration et son orientation, à une période caractérisée par un rapide accroissement de la population en Europe, notamment dans les Iles Britanniques, coïncidant avec les économies de main-d'œuvre résultant du rapide essor du machinisme: un mécanisme souvent décrit liait et résolvait l'opposition entre le vieux pays surpeuplé, où les crises se succédaient à intervalles rapprochés, où le Chartisme luttait contre les "corn laws" et le pain cher, et la promesse des "ressources illimitées des grands espaces d'outre mer".

* * *

La concordance de ces intérêts complémentaires se traduisait dans les chiffres: en un demi siècle, la population avait augmenté 34 fois, passant de 12.000 habitants en 1800, à 405.000 en 1850. Pour modeste que fût encore ce marché, la Grande-Bretagne en possédait au moins pratiquement le monopole. Il ne pouvait pas, en effet, jusqu'alors être question d'une politique commerciale australienne: Whitehall la réglait à son gré, selon une formule Impériale, directement inspirée du principe du Pacte Colonial, et uniquement subordonnée à l'avantage de la Métropole.

Dès l'origine, les tarifs Coloniaux australiens ne furent que la combinaison d'un élément fiscal, auquel on demandait d'alimenter les budgets locaux, pour le plus grand avantage de l'Echiquier, et d'un élément préférentiel cherchant à écarter toute concurrence étrangère.

Le premier tarif, imposé, dès avant le début du siècle par le Gouverneur King, favorisait déjà les produits de la Métropole. Après 1806, cette préférence résulta de l'application d'un droit uniforme *ad valorem* sur toutes les importations d'origine non britannique, et, sauf des changements de détail dus aux vicissitudes des exigences budgétaires, ce régime fut appliqué jusqu'à l'époque où les Colonies reçurent, avec le "self governement", le droit de diriger elles-mêmes leur politique commerciale, avec la responsabilité d'assurer l'équilibre de leurs finances.

Ce n'est pas, toutefois, le prétexte fiscal ou tarifaire, mais celui de la réglementation de l'immigration, qui devait mettre en mouvement la conscience nationale et conduire à l'autonomie. A mesure en effet que diminuait l'importance relative de la population pénale ou d'origine pénale, et que s'accroissait le nombre des colons libres, ceux-ci n'acceptaient qu'avec une impatience grandissante l'idée que leur pays fût promis sans retour, au rôle d'établissement pénitencier. L'agitation qui en résulta peut être à bon titre considérée comme l'équivalent, dans le Pacifique, de ce que l'impôt du timbre avait été, au siècle précédent, dans les colonies d'Amérique: jamais les rapports ne furent plus tendus entre Londres et les colonies d'Australie, que lorsque celles-ci cherchèrent à imposer leur point de vue, c'est-à-dire l'arrêt définitif de la "transportation", au dessein contraire et explicite du Gouvernement du Royaume-Uni. Assagie par l'expérience nord-américaine, Londres comprit cette fois à temps la portée de ces revendications, et, par degrés successifs, les Colonies devaient être rapidement admises à se gouverner elles-mêmes, et rendues libres de régler, entre autres, leur politique tarifaire, de décider dans quelle mesure les avantages économiques accordés à la Métropole, correspondaient à leurs propres intérêts.

Dès 1823, un "Act" du Parlement britannique était venu tempérer le pouvoir absolu du Gouverneur au moyen de l'établissement d'un Conseil Législatif de cinq à sept membres. Le Gouverneur était toutefois appelé à recruter lui-même ces derniers, et possédait en outre, en cas de conflit avec le conseil, le pouvoir de passer outre, sauf à en rendre compte à Londres. Ce dernier privilège lui fut toutefois retiré en 1828, et en 1842, un Act nouveau alla plus loin encore en élevant à trente-six le nombre des membres du Conseil, et en donnant à la population, sous des conditions de cens ([11]), le droit d'en élire le tiers. La pleine indépendance ne devait pas tarder. En 1850, l'"Australian Colonies Government Act", voté par le Parlement du Royaume-Uni, ne se bornait pas à créer une colonie nouvelle en opérant la séparation de la Nouvelle-Galles du Sud et de Victoria ([12]), il permettait en outre à chacune des Colonies d'élaborer

(11) — Propriété évaluée à £ 200 ou paiement d'un loyer annuel d'au moins £ 20.

(12) — On sait que les six Colonies Australiennes ont été constituées (sauf l'Australie Occidentale, établie de façon indépendante en 1829) par les démembrements successifs de la Nouvelle-Galles du Sud ("the mother colony"): la Tasma-

elle-même un projet de constitution qui, après ratification par le Parlement britannique, leur vaudrait le bénéfice de Gouvernements responsables, qu'elles reçurent en effet, selon cette procédure, à des dates échelonnées entre 1850 et 1855.

II — Tarif fiscal ou tarif protecteur ? (1851-1862)

De même qu'un demi-siècle plus tard la Fédération qu'elles étaient appelées à former, ce fut tout d'abord sous l'aspect fiscal que les nouveaux Parlements, responsables de l'établissement des budgets, eurent à envisager leurs problèmes tarifaires et dans leur aménagement des droits destinés à fournir cette recette, ils n'hésitèrent pas d'autre part à manifester que leur indépendance politique avait fait mourir le "Pacte Colonial" et la disparition de la préférence britannique le traduisit dans les nouveaux tarifs, lesquels par ailleurs ne présentèrent guère, au début du moins, d'innovation sur les anciens errements, encore que l'on puisse signaler qu'au moyen d'un droit sur le sucre, la Nouvelle-Galles du Sud recherchait la protection d'une raffinerie située dans les environs de Sydney ([13]). En Victoria, c'est par un droit d'exportation de 2s 6d par once d'or que le tarif se fait remarquer, au centre de cette période où l'attrait des mines faisait affluer les immigrants, vidait les campagnes, et qui offre un des meilleurs exemples que l'histoire puisse offrir d'une inflation de métal précieux, souvent décrite, et de ses conséquences économiques et sociales: de 1851 à 1865, 30 millions d'onces étaient exportées de Victoria, 6.7 millions de la Nouvelle-Galles du Sud. Obéissant à la forme la plus brutale de la règle quantitative, les prix montaient rapidement. Entre 1850 et 1853 seulement, le salaire journalier d'un ouvrier maçon passait à Sydney de 4/6 à 16/, à Melbourne, de 4/6 à £1.10.0. ([14]). A Hobart, où, en 1851 il s'élevait déjà, en raison d'une insuffisance de main-d'œuvre, à 5/, il montait à 15/. Pour arrêter le drainage de leurs dépôts au profit des Colonies mieux favorisées par le sort, les banques de l'Australie Sud devaient faire voter un Act du Conseil Législatif (28 Janvier 1852) fixant à l'or un cours de £3.11.0 l'once, supérieur à celui pratiqué à Melbourne (£3.0.0) et à Sydney (£3.3.0). Les différentes colonies participaient, en effet, inégalement à cet enrichissement fébrile ainsi que le traduit la la répartition des courants d'immigration grâce auxquels le chiffre de la population totale du continent fut presque triplé en dix ans (1850-60):

nie en 1825, l'Australie du Sud en 1834 et Victoria en 1850. Le Queensland ne devait être séparé de la Nouvelle-Galles du Sud qu'en 1859.

(13) — E. Shann, *op. cit.* p. 263.

(14) — B. Fitzpatrick, *op. cit.* p. 157.

	1850	*1860*
Nouvelle-Galles du Sud (15)	217.000 hab.	348.000 hab.
Victoria	50.000 ,,	538.000 ,,
Australie du Sud	63.000 ,,	125.000 ,,
Australie Occidentale	5.800 ,,	15.350 ,,
Tasmanie	69.000 ,,	90.000 ,,
Total pour l'Australie	405.000 ,,	1.145.000 ,,

Cet accroissement rapide (16) de population, couplé avec un non moins brusque accroissement du pouvoir d'achat, provoqua un sensible élargissement du marché: le commerce extérieur de la Nouvelle-Galles du Sud et de Victoria, évalué à un peu plus de £3 millions par an pour la décade 1840-50, fit plus que décupler au cours des dix années suivantes. Les importations passèrent de £8 à £19 par tête d'habitant, les exportations, de £6.10.0 plus de £17.0.0: les importations en provenance du Royaume-Uni, d'un chiffre moyen annuel de £1.7 millions en 1844-50 à £8.7 millions en 1851-57, soit une augmentation de 444%.

* * *

Ces évènements capitaux ne provoquèrent pas seulement un élargissement de l'échelle de la communauté: ils en modifièrent profondément la structure économique. La laine ne cessa pas d'occuper une position dominante, mais les conditions de l'élevage et de l'industrie pastorale se modifièrent, en même temps que sous la pression de facteurs exceptionnels dont la disparition ne devait pas effacer l'influence profonde, d'autres activités apparaissaient ou se développaient: sous l'impulsion de la demande d'une population grandissante, l'élevage en vue de la boucherie accomplit des progrès substantiels (le prix de la viande avait augmenté à Melbourne de 4d la livre en 1851 à 1/ en Mai 1854). De leur côté, les cultures vivrières avaient reçu un stimulant semblable, les surfaces emblavées en blé (Nouvelle-Galles du Sud et Victoria) avaient plus que triplé entre 1851 et 1860 (680.000 acres contre 200.000). Ces progrès étaient accomplis, dans les campagnes désertées au profit des champs de mine, au milieu de sérieuses difficultés de main-d'œuvre. Pour remédier à ces dernières, les "squatters" se mirent à entourer leurs domaines, de clôtures, y laissant désormais errer en liberté les troupeaux qui devaient naguère être confiés à des bergers. Après amortissement, cette méthode permettait de réaliser

(15) — Y compris le futur Queensland.

(16) — Le flot de cette immigration ne paraît guère avoir altéré l'homogénéité raciale originaire. Le recensement de 1851 révéla en effet que 38% des habitants étaient nés en Australie, 53.8% dans l'Empire Britannique et 8.1% seulement dans des pays étrangers.

des économies considérables de personnel: en Australie, plus que partout ailleurs il devint, grâce à ce procédé, vrai de dire que l'industrie pastorale "ne peuple pas", et l'expérience en fut faite lorsque l'épuisement progressif des mines rendant de plus en plus aléatoires les gains des prospecteurs individuels, opérant sans méthode scientifique ni équipement industriel approprié, vint encombrer le marché du travail. Beaucoup quittèrent le pays, émigrèrent en Nouvelle-Zélande, surtout après que l'or y eut été découvert, en 1861, à Otago, mais un nombre plus grand encore demeura, et la meilleure méthode pour les fixer définitivement dans le pays en leur procurant des emplois, devint le problème primordial posé à la politique des Colonies déjà acquises à l'évangile du "développement". En la circonstance, le "développement" consistait, avant tout, à ne pas perdre le bénéfice d'un accroissement de population dû à des circonstances fortuites, surtout en Victoria, vieille seulement de vingt ans, paisible colonie pastorale de quelque 5.000 habitants en 1851, devenue brusquement dix ans plus tard une région minière commerciale et agricole de plus d'un demi-million d'âmes, mais ne produisant encore guère plus de 44% des céréales qu'elle consommait, tandis qu'un tiers des terres, et des meilleures, demeurait aux mains d'un millier seulement de ces éleveurs qui avaient si vite appris à se passer de bergers. La tâche d'enclore selon la méthode nouvelle d'immenses étendues procurait bien un travail temporaire à d'anciens mineurs que leur désir d'indépendance empêchait d'entrer au service des sociétés qui les avaient remplacés dans la prospection et le traitement des minerais précieux, mais ce n'était là qu'un exutoire insuffisant et passager, de même que les programmes de grands travaux publics. Plus radicales et de plus durable effet furent les réformes agraires dans lesquelles s'engagèrent les colonies, et qui furent complétées en Victoria d'une expérience d'industrialisation et de protection tarifaire destinée, à devenir, après la Fédération, la politique du pays tout entier.

Parvenue, en effet, au stade d'un capitalisme poussé, dont la clôture des "runs" (17) offre la manifestation la plus remarquable, l'industrie pastorale devait le céder à l'agriculture comme débouché pour la main-d'œuvre. L'agriculture dont le progrès avait déjà été grand durant la période de l'or, fut mise à même, grâce aux "Selections Acts", d'en accomplir de plus grand encore au cours des vingt années qui suivirent: en Victoria notamment, les surfaces cultivées quadruplèrent, de même qu'en Australie du Sud, où, sous la pression de la demande de céréales émanant des colonies voisines, elles étaient déjà en 1860 sept fois plus grandes que dix ans auparavant.

* * *

(17) — Terrains de parcours.

A Melbourne on ne s'en tint pas là. La richesse de capital et de main-d'œuvre, une certaine indépendance relative des prêteurs étrangers, inspiraient de grandes ambitions. Le commerce extérieur de ce territoire, exigu en comparaison de ses voisins, y était deux fois plus grand que celui de la colonie mère (Nouvelle-Galles du Sud), deux fois plus grand le volume de la circulation monétaire, et la population presqu'aussi nombreuse que celle de toutes les autres Colonies réunies. N'y avait-il pas lieu d'abandonner le principe du tarif purement fiscal ("tarif for revenue only") tel qu'il avait été pratiqué jusqu'alors, tel qu'on le conservait à Sydney, afin de permettre la complète mise en œuvre de ces richesses et de cette avance ? Les premières industries à naître et à se développer avaient été et demeurèrent longtemps de caractère subsidiaire, répondant le plus directement aux besoins du marché, et échappant le mieux par leur nature à la concurrence étrangère ("sheltered industries") : brasseries, fonderies, minoteries, ateliers de réparation (et même de construction) d'appareils aratoires. Dès 1861, l'Assemblée Législative (à la suite d'ailleurs d'un vote de seulement 22 voix contre 20), décida que le principe de la protection des industries locales serait désormais admis. Comme l'écrit B. Fitzpatrick dans les pages qu'il consacre à cet épisode "les politiciens n'avaient pas le choix" les solutions pratiques et immédiates des problèmes du moment et notamment de celui du chômage, passaient avant les principes. Et trois an plus tard, le Premier Ministre Mc Culloch, pourtant un libre échangiste, ainsi qu'il convenait à l'homonyme de l'économiste écossais, plaida en faveur de la protection "agissant selon une logique aussi saine que celle dont quelque temps auparavant était inspiré le protectionniste Robert Peel lorsqu'il demandait l'abolition des "corn laws" et l'instauration du libre échangisme en Angleterre".(18)

A cette politique, l'appui des radicaux, adversaires des grands propriétaires, celui de la population ouvrière et des sans travail devait être aisément acquis. Un journaliste, David Syme, le "Roi David" comme on devait le surnommer, s'en était fait le champion intransigeant, et son influence ne devait pas, jusqu'à la Fédération, cesser de s'exercer sur les milieux parlementaires comme sur le public, son argument simpliste consistait à assurer, ce qui était plausible, que par la faute du régime de la libre concurrence internationale, les industriels locaux se trouvaient empêchés de seulement essayer d'établir des activités nouvelles au sein de la communauté. Allant plus loin encore, il écrivait que bientôt cette méthode systématique d'avortement national ferait des Australiens un peuple aussi étranger à toute habileté scientifique ou dextérité aux arts des nations civilisées, que le sont "les bédouins de Barbarie ou les Tartars de l'Asie Centrale" (19). De telles affirmations étaient bien faites pour emporter la conviction de lecteurs avides d'emplois, à une époque où, pour

(18) — B. Fitzpatrick, *op. cit.* p. 185.

(19) — David Syme, cité par E. Shann, An Economic History of Australia, Cambridge University Press, 1938, page 265.

combler les vides créés par la réémigration, l'immigration assistée continuait d'être pratiquée. En utilisant les fonds publics à une telle dépense, l'Etat ne contractait-il pas lui-même l'obligation de créer des emplois nouveaux, ou de permettre au moins à ceux-ci de s'ouvrir à l'abri d'une protection appropriée ? En fait, comme on l'a vu ci-dessus, des facteurs nombreux, d'ordre politique et économique avaient concouru à créer une situation à laquelle certes on recherchait une solution économique, mais à la condition expresse que certaines exigences extra-économiques fussent respectées: le jeu "naturel" de la loi économique eût tout d'abord demandé que fût respectée la libre circulation des agents de production, et que si s'amorçait, comme il s'était amorçé, un mouvement spontané d'émigration, il était anti-économique de chercher délibérement à le contrarier. Par son incapacité ou son refus de distinguer ce qui, dans un problème, dépend de conditions économiques ou extra-économiques, Syme compromet aujourd'hui à nos yeux, non ses qualités d'opportunisme, mais sa connaissance, ou au moins son acceptation des lois fondamentales, en cherchant à montrer que les droits d'importation n'élèvent pas le niveau des prix... Selon lui en effet, la concurrence que les producteurs locaux se feraient entre eux sur le marché intérieur les empêcherait d'élever leurs prix..... Le succès d'une propagande fondée sur de tels arguments surprend d'autant plus que, peu de temps auparavant, les raisons militant en faveur de l'adoption, à titre temporaire, d'une politique protectionniste, avaient été énoncées par J. Stuart Mill dans sa théorie des industries naissantes (20) et que le grand économiste avait même pris la peine d'en adresser une note explicative à un étudiant australien: le tarif imposait un coût supplémentaire à la communauté. Il était légitime pour favoriser l'éclosion d'industries adaptées aux ressources du pays, mais à titre d'expédient provisoire seulement. Quoi qu'il en soit de la valeur scientifique des raisons invoquées, la volonté de tenter l'expérience protectionniste se précisait dans les tarifs Mc. Culloch de 1866, Gavin Duffy de 1872, et triomphait définitivement en 1877 avec le tarif Graham Berry lequel comportait des droits de 35,40, et jusqu'à 45% *ad valorem*, et présentait un niveau moyen de 25%.

Hésitantes entre les deux doctrines rivales du libre échange et de la protection, l'Australie du Sud, grande exportatrice de blé, recherchait surtout, au moyen du tarif, à protéger ses industries d'habillement, tandis que le Queensland, avec son climat tropical et sa volonté de maintenir intact le dogme de l'Australie Blanche et de se passer de la main-d'œuvre canaque visait, de la même manière, à stimuler la raffinerie du sucre.

En Nouvelle-Galles du Sud au contraire, sous l'influence de Henry Parkes, la fidélité au tarif purement fiscal devait constituer un contraste demeuré classique avec le protectionnisme de Victoria, et il ne paraît pas que cette attitude ait entravé le développement industriel. On a même

(20) — Principes. Livre V Chap. I sec. I

iré argument en faveur de cette politique libre échangiste, du fait que de 1871 jusqu'à l'époque de la Fédération, le mouvement de l'immigration montrait un gain de plus de 5.000.000 arrivées, tandis que, en Victoria, les départs étaient en excès de près de 60.000 (21). Cette conclusion rapide, sur laquelle on aura bientôt l'occasion de revenir, ignore le fait, à signaler dès maintenant, que la Nouvelle-Galles du Sud possédait des avantages naturels propres, de riches mines de charbon, un territoire et des recettes domaniales beaucoup plus vastes, et que le problème légué par la période de l'or n'y avait jamais atteint, et de beaucoup, la même acuité que dans la Colonie rivale.

III — Ressorts et faiblesse de la structure économique (1862-1901)

Après l'accélération subite qu'il avait connue au cours de la "décade de l'or", le développement des colonies australiennes devait continuer d'obéir, après 1861, au mécanisme qui, trente ans auparavant, l'avait inauguré, mais pour correspondre à l'ampleur de l'évolution qui se poursuivait aux antipodes, il se fait plus large, plus varié. L'Europe s'industrialisait de plus en plus, sa population s'augmentait, et les crises cycliques qui la secouaient, manifestaient périodiquement la nécessité de réajustements dans la répartition géographique et technique des agents de production, réajustements dans lesquels les "pays neufs" constituaient un élément essentiel, associé de plus en plus étroitement à la prospérité comme à la dépression du réseau économique mondial, ainsi que le montrerait la grande crise de 1892. Exportatrice d'hommes, de capitaux, la Grande-Bretagne demandait un volume toujours plus considérable de matières premières, dépendait de plus en plus de l'extérieur pour l'alimentation de sa nombreuse population industrielle. A ces exigences, des procédés techniques nouveaux, des mesures administratives appropriées s'efforcèrent de donner satisfaction. Des sommes considérables furent empruntées, l'immigration se poursuivit sur une vaste échelle. Dans cette période qui vit tant de changements, ce sont tout d'abord les progrès techniques qui frappent l'attention, l'accroissement de la production de laine fut ainsi la conséquence non pas seulement de l'existence d'un troupeau plus nombreux, mais plus encore de meilleures méthodes de sélection. Ce fut l'introduction de machines agricoles perfectionnées qui favorisa la mise en culture de nouveaux territoires et permit un considérable accroissement de la récolte de blé. La découverte de procédés frigorifiques rendit possible l'établissement d'un courant d'exportation de viandes et de produits de ferme: La réalisation d'un vaste programme de voies ferrées fit suivre de son côté aux transports et à la manutention terrestre les progrès accomplis par les transports maritimes. Bénéficiant de ces nouvelles

(21) — Commonwealth Year Book 1901-7, page 154.

facilités, favorisés par une demande intense, les produits d'agriculture et d'élevage continuèrent d'alimenter presqu'exclusivement un courant grandissant d'exportation. La laine, à laquelle la guerre de Sécession américaine, bouleversant le marché du coton, avait apporté temporairement une valeur accrue comme produit de substitution, demeura sur les marchés extérieurs la position la plus forte de la stratégie économique, les expéditions passent de 425 millions en 1861 (420 par tête d'habitant) à 117 millions (sur la base de l'indice de prix de 1861) en 1891 (430 par tête d'habitant), représentant respectivement 22% et 33% du total des exportations; la tonte de 1881 s'élevait pour l'Australie tout entière à 88 millions de livres-poids. Celle de 1891 à 661 millions, la différence étant due à raison de plus de moitié à la Nouvelle-Galles du Sud. A côté de la laine, la culture du blé, favorisée par les réformes agraires et la mise en œuvre de grands programmes d'irrigation vint bientôt alimenter un nouveau courant d'exportation, enregistré pour la première fois en 1867 par les statistiques britanniques (22).

La viande, également, cessa d'être un simple sous-produit destiné à l'approvisionnement du seul marché local, et à l'élevage du mouton vint s'ajouter, surtout au Queensland, celui des bêtes à cornes, lorsque les installations frigorifiques à bord des navires (mettant à profit le résultat d'expériences françaises sur la traversée de Bordeaux-Buenos Ayres) (23) dépassèrent le stade des essais et rendirent possible une exploitation commerciale. Ainsi les expéditions passèrent elles de 300.000 livres-poids en 1867 à 16 millions en 1880 et l'exportation des produits de ferme ne tarda pas à prendre avantage de ces nouvelles méthodes. C'est d'ailleurs un exemple bien caractéristique qu'offrent les débuts de cette dernière branche, particulièrement en Victoria. Les réformes agraires inaugurées en 1861 cherchant à établir au profit de l'agriculture un avantage contre le monopole des grands éleveurs, pouvaient déjà être regardées comme une sorte de "protectionnisme interne" que l'évolution corrélative du nombre de la population et celle des marchés extérieurs expliquait et justifiait. Mais les soins assidus dont le Gouvernement de Victoria encouragea les produits de laiterie est plus explicite encore: "puisque nous devons avoir la protection, déclarait le libre échangiste Gavan Duffy chef du Gouvernement, et je suis pour ma part disposé à accepter la doctrine, je désire en même temps voir les fermiers admis à venir recevoir "une

(22) — Les surfaces ensemencées en blé étaient de 643.000 acres en 1861 et de plus de 3 millions en 1891 (Commonwealth Year Book N° 6, page 366) et la récolte de 1889 (42 millions de bushels) était le double de celle du Canada.

(23) — Voir Leroy Beaulieu, Les Nouvelles Sociétés Anglo-Saxonnes, A. Colin, Paris, 1901 p. 92, où se trouvent exposées d'autre part les conditions de la concurrence de la Nouvelle Zélande et des Etats-Unis, pp. 94 et ss.

part équitable de la protection" (24). On ne saurait admettre en termes plus clairs le principe de la redistribution continuelle du revenu national par l'intervention des Pouvoirs Publics. On n'en était pas encore à la pratique systématique des primes à l'exportation, mais il est déjà clair que la doctrine précitée ne manquerait pas d'y conduire, dès que les circonstances paraîtraient le rendre nécessaire. Pour le moment toutefois, à côté des multiples encouragements par lesquels l'Etat, ayant aidé le petit propriétaire à acquérir son lot, dispensait un enseignement technique approprié et stimulait l'esprit inventif par des récompenses, il accordait en outre des primes aux meilleurs produits d'exportation, aidait de subsides l'établissement d'usines de conserves.

Ainsi s'affirmait, au milieu de ces circonstances, la fonction exportatrice de l'économie des Colonies, ainsi que la prépondérance de quatre produits fondamentaux: laine, blé, viande, produits de ferme, trait qui persiste dans la période contemporaine. D'une importance négligeable à l'exportation outre-mer (mais non dans le commerce inter-colonial, notamment en ce qui concerne le Victoria) les industries locales de transformation se développaient dans le sillage de l'immigration et des grandes branches exportatrices. Toutefois leur échelle s'élargissait plus que ne changeait leur nature, et leur caractère "subsidiaire" demeurait apparent: il s'agissait, avant tout, comme par le passé, du traitement des sous-produits de l'élevage (conserves de viande, tanneries, filatures de laine) de machines agricoles, d'entreprises municip les (usines à gaz', de scieries, minoteries, raffineries de sucre, mais elles employaient une proportion accrue de la population grandissante (30% en 1891 contre 26.5% seulement en 1871). (25)

Quant à l'immigration, les chiffres record qu'avaient vu les années 1851-61 ne devaient plus jamais être atteints à nouveau. En outre, à partir de 1865, ce fut un taux de natalité élevé qui constitua désormais le facteur prépondérant dans l'accroissement du chiffre de la population, non plus l'immigration dont l'effet à cet égard baissa en termes relatifs (26) bien qu'en termes absolus son importance demeurât considérable et continuât de refléter la prospérité du pays, c'est-à-dire, dans une large mesure, celle des grandes branches exportatrices, organes moteurs du progrès et gage le plus solide des investissements étrangers, lesquels devinrent considérables lorsqu'au financement de la production proprement dite vint s'ajouter celui du réseau ferroviaire: en 1870, il n'y avait guère qu'un millier de milles de voies ferrées en Australie, dont les deux tiers sur les territoires de la Nouvelle-Galles du Sud et de Victoria. La Tasmanie n'avait pas de chemin de fer, non plus que l'Australie Occidentale. En 1890 plus de 12.000 milles avaient été construits dans les colonies austra-

(24) — Débats Parlementaires de Victoria L VIII p. 953 Discussion du budget 1888-89 cité par Fitzpatrick, *op. cit*, p. 240.

(25) — The Peopling of Australia. Ist series. Melb. Univ. Press 1930 p. 71.

(26) — Les chiffres sont les suivants:

liennes dont la dette *publique* avait passé de 39 millions de Livres à 160 millions en 1890. Outre la création de chemins de fer, les fonds avaient été utilisés à des travaux d'irrigation, à la constitution de Sociétés Foncières et de banques, à la construction de routes. Dès 1870, la dette publique se montait à t. 20/ par tête, t. 29/ en Nouvelle Zélande contre 15/9d en Grande-Bretagne, soit le double du chiffre correspondant au Canada où la charge annuelle des intérêts n'était que de 4/9d par tête contre t. 1.1.9 en Australie (27).

* * *

Au cours de ces trente ans (1861-1891) durant lesquels la population des Colonies australiennes tripla, leur endettement extérieur augmenta quatorze fois. Le commerce extérieur, doublant de son côté, affecté dans son ensemble par le mouvement de baisse des prix de longue durée (lequel, comme on le sait, ne devait être renversé qu'au lendemain de la crise de 1892) traduisit la succession des crises cycliques, et celle des progrès de l'endettement: en termes absolus, ses chiffres montent, et témoignent comment, dans une certaine mesure, fut compensée la tendance de fond, mais on constate qu'exprimé en fonction de la population, par tête d'habitant, chaque dépression laisse son volume à un niveau plus bas que celui de la dépression précédente: l'Australie fait bien partie d'un circuit économique mondial. L'indication la plus intéressante est fournie par la comparaison, pour chaque année, des importations et des exportations:

	Population à la fin de chaque période	Augmentation de la population au cours de la période	Immigration au cours de la période	Pourcentage d l'immigration par rapport à l'augmentation de la population
1852-61	1.168 149	730.000	554.000	76%
1862-71	1.700.888	583.000	185.000	35%
1872-81	2.306.736	606.000	209.000	34%
1882-91	3.240.985	934.000	361.000	41%
1892-01	3.824.913	584.000	1.000	2%

(Chiffres fournis par Burton in The Peopling of Australia, Melb. Univ. Press 1936, Further Studies p. 39-40).

(27) — Les chiffres montrant la progression du volume de la dette extérieure, comparés à ceux de la population et du commerce extérieur sont les suivants (Year book N° 6 p. 594).

	1851	*1871*	*1881*	*1891*
Dette publique des sept Colonies (millions de £)	11.3	30.1	66.3	155.2
Population (millions)	1.16	1.70	2.30	3.24
Commerce ext. (millions de £)	35	38.7	56.6	73.7

	Comm. ext. total £ millions	Comm. ext. p. hab. £	Rapport des exportations aux importat. %
1861-66	39	30	92.4
1867-75	43.3	25	110.9
1876-79	47.9	23	91.5
1880-	50	22	118.8
1881-91	63	23	80.3
1892-95	57.8	17	135.6

Les importations sont, depuis les origines, sauf pendant l'année 1855, durant la période 1867-75, et en 1880, supérieures aux exportations, mais il apparaît clairement que ces exceptions ne sont que des périodes de liquidation périodique dans un long processus de financement: les "Services" rendus sous forme de frêts ou autre par les Colonies ne sont pas seulement inexistants: les transports maritimes, par exemple, sont effectués par des navires britanniques ou étrangers et constituent à leur charge un élément passif de la balance invisible. Sous le bénéfice de ces observations on voit que jusqu'en 1861-66 l'excès des importations représente l'afflux régulier de capital frais. A la suite de la crise européenne de 1873, la charge des intérêts dépasse pour la première fois, sur un espace de temps de plus d'une année, le montant de ces importations de capital, la proportion des exportations s'élevant pour combler la différence. En 1876, l'afflux des capitaux reprend, encouragé par l'exploitation de nouvelles richesses (viandes frigorifiées, etc...), de nouvelles méthodes de mise en valeur, la construction de chemins de fer, et s'intensifie après 1884: un des traits les plus clairs de la reprise qui s'accuse aux Etats-Unis en 1886 est le progrès rapide de l'industrie métallurgique, l'effondrement des importations britanniques de rails. C'est l'époque où Londres, écartée du marché nord-américain, s'oriente davantage vers les placements argentins, uruguayens, canadiens, australiens, dans lesquels s'entremet la Maison Baring Bros. C'est aussi l'époque où l'extraction de l'or connaît un renouveau avec la découverte des mines d'Australie occidentale, à Mount Morgan, de l'argent à Broken Hill. C'est enfin une époque de spéculation immobilière, favorisée par le mouvement de contraction urbaine et d'industrialisation, par le financement de la production des produits de ferme, et à laquelle le "Compagnies Act" de 1864, en autorisant les banques d'émission à consentir des avances sur terrains, offrait une tentation trop grande. Les emprunts publics de Victoria, utilisés à raison de plus de 80% à la construction du réseau ferré étaient inférieurs à ceux de Nouvelle-Galles du Sud par exemple, mais les capitaux privés s'y accumulaient plus qu'ailleurs, aussi, les banques y oublièrent le respect du principe de liquidité: non seulement les dépôts locaux, mais également les dépôts britanniques furent immobilisés imprudemment dans des opérations de crédit foncier ([28]). Les circonstances

(28) — De considérables capitaux britanniques au lieu d'être investis dans les entreprises industrielles ou commerciales étaient placés en dépôt dans les

étaient pourtant elles-mêmes un avertissement: en 1880, année à partir de laquelle devaient rapidement se développer les expéditions australiennes de viande et de produits de ferme, l'indice des prix britannique était de 15% inférieur au niveau de 1873. En 1892, le prix mondial de la laine avait baissé de quelque 40% par rapport à 1872: la structure bancaire devenait plus vulnérable et fragile au moment même où l'équilibre des échanges internationaux se trouvait le plus compromis. En 1869, une importante banque foncière de dépôts, la "Premier Permanent Building Society" faisait une faillite de £ 500.000, et en novembre 1890, à Londres, Baring tombait, incapable de faire face à ses engagements en Argentine ([29]) où s'effondraient déjà les importations britanniques. On avait été trop loin, trop vite, et lorsque se généralisèrent les retraits de fonds des déposants étrangers et britanniques, plusieurs banques succombèrent les unes après les autres, 20 entre juillet 1890 et mars 1891 à Sydney, 21 à Melbourne. Ainsi débutait en Australie cette dernière décade du siècle. La liquidation renversait par nécessité le rapport des importations et des exportations en faveur de ces dernières: l'activité exportatrice prenait en ces moments difficiles son caractère d'unique point d'appui sur le marché mondial d'une économie étroitement liée à ce dernier, lourdement endettée déjà, mais chaque année plus consciente de ses intérêts. Point d'appui doublement conditionné, non seulement par les vicissitudes du marché mondial, mais aussi par l'irrégularité des saisons, et cette précarité devait être mise en lumière au cours de la dépression consécutive à la crise, et que vint aggraver une grave et longue sécheresse.

Le processus de contraction économique se laisse voir clairement, en un contraste presque symétrique avec la longue expansion du passé. A l'origine, comme on le verra à nouveau en 1930, est un endettement excessif. Les branches exportatrices sont les seules à permettre la liquidation des charges extérieures préexistantes, mais, en outre, leur revenu en monnaie, leur productivité économique, dans une période mondiale de dépression a baissé avec le prix de leurs produits sur les grands marchés internationaux: au total, c'est à ce revenu amoindri que doit être demandé le règlement des dettes, double facteur de contraction du pouvoir d'effectuer des dépenses nouvelles, de conclure de nouveaux échanges: En relation avec le monde extérieur, il s'agit d'une compression des importations; celles-ci baissent en effet de 37 millions en 1891 à 21.8 millions en 1894, tandis que les exportations, bien que compromises par les prix déprimés, se maintiennent à 32 millions, contre 36 millions en 1891. Sur le marché intérieur, il s'agit d'une compression des achats aux autres branches: dans les villes on ne bâtit plus, dans les usines on congédie du

banques australiennes, lesquelles, de 1881 à 1893 servirent un intérêt moyen de 5% qui ne descendit jamais au-dessous de 4%. Sur cette pratique, voir Leroy-Beaulieu, *op. cit.*, où l'on peut lire un bon exposé de la crise des "nineties".

(29) — Lescure — Tome I — page 118.

personnel, et le revenu national se réduit ainsi, par répercussions successives, à proportion de ce que le monde extérieur exige en règlement de sa créance, et sur la base de prix dans la formation desquels les moyens d'action sont illusoires. Le chômage se developpe, l'émigration occasionne plus de pertes que l'immigration n'apporte de gains. L'ampleur du phénomène enlève toute raison d'être à une politique portectionniste. Parallèlement, la matière fiscale tend à se dérober, les Finances Publiques connaissent de grandes difficultés, et c'est bien cette fois la fiscalité plus que le souci de la protection qui inspire en Victoria une revision tarifaire dans le sens de l'élevation des droits. Le produit en est d'ailleurs décevant et on devra en venir à la formule plus saine de l'impôt sur le revenu, pratiquer une déflation budgétaire, comme en Nouvelle-Galles du Sud où, en outre, à la suite de la visite de Henry George en Australie, la vogue de la doctrine de l'impôt foncier sur les terres non améliorées ("unimproved lands") s'était traduite dans la législation.

Dans ces circonstances critiques apparaissait la difficulté de faire aller de pair, pour le plus grand avantage du "développement" national, l'accroissement de la population et le standard de vie dans une économie essentiellement liée à la prospérité générale, et à celle des îles Britanniques en particulier (lesquelles en 1891 absorbaient 71.9% de l'exportation totale). Dans les périodes précédentes les réajustements s'étaient effectués "à la hausse", grâce à la prospérité des activités de base, les industries avaient pu se créer et se développer, les excédents passagers de population s'étaient résorbés, incorporés dans un organisme économique sainement équilibré dans son ensemble. Avec la crise de 1893 se manifeste le principe même du dilemme où chaque accident ultérieur devait placer le pays: la baisse des prix à l'exportation disloque la structure interne des prix, fait naître avec le chômage, la crainte paradoxale, en présence d'une des plus faibles densités démographiques du monde, du "danger" de la surpopulation, porte à son degré le plus aigu la contradiction entre la nécessité de comprimer les frais de production des grandes branches exportatrices, et celle d'élargir, ou, tout au moins, de maintenir le marché intérieur, de procurer des emplois industriels aux ouvriers dont ni l'agriculture ni l'élevage n'ont besoin, mais dont le pays ne pourrait envisager la perte.

Après 1893, cette contradiction est provisoirement résolue au détriment de l'industrie, mais la contre-partie en est un recul démographique. Dans ce pays, vieux seulement d'un siècle, un manque à gagner est en réalité une perte. Or la population qui s'était accrue de 934,000 entre 1882 et 1891, n'augmente que de 584.000 de 1892 à 1901, et l'immigration nette tombe de 361.000 à 1.000. Concurremment, la population industrielle, qui avait régulièrement progressé depuis 1871 de 26.5% à 30.7% de la population active, retombe, de 1891 à 1901, au chiffre de 25.8%. En revanche, celui des industries du sol, qui avait baissé de 44 à 30.7%, remonte à 32.5%. Enfin, le marasme de l'industrie donne une nouvelle faveur à la vieille aventure de chercheur d'or, non seulement sur les

nouveaux gisements de Coolgardie, mais aussi sur les vieilles mines des colonies orientales ([30]).

* * *

De même que l'évolution et la politique économique des deux Colonies principales de Nouvelle-Galles du Sud et de Victoria avaient suivi, après 1860 des voies contraires, elles ne connurent de même pas, à la suite de la crise de 1873 une même reprise: Victoria comptait encore en 1900 autant de chômeurs qu'en 1891, tandis qu'en Nouvelle-Galles du Sud leur nombre avait diminué de moitié. La première connut une émigration nette de 104.000 personnes, la seconde une immigration nette de 35.000. Dans l'ensemble, la vieille Colonie regagnait son ancienne prépondérance: la tentation était trop forte pour les doctrinaires du libre échange de chercher à attribuer ce renversement à la politique suivie. En 1896, déjà Max Hirsh, un des disciples australiens les plus en vue de Henry George écrivait dans un ouvrage sur "Les Effets désastreux de la Protection" ("The disastrous effects of Protection") "que la population industrielle avait de 1889 à 1894 baissé de 59.000 à 41.300 en Victoria, et seulement de 45.500 à 42.750 en Nouvelle-Galles du Sud. Mais selon Fitzpatrick à qui est empruntée cette citation, ces chiffres ne concordent pas avec ceux du statisticien Sir Georges Knibs ([31]). En fait, l'absence de méthode uniforme dans l'établissement des statistiques des Colonies avant la Fédération, rend les comparaisons illusoires et dépourvues de tout caractère scientifique. En fût-il même autrement, une conclusion d'ensemble ne saurait être valable qu'en tenant compte des cadres politiques et géographiques différents au milieu desquels les deux expériences furent poursuivies.

Sous cette réserve, il est cependant permis de remarquer, tout d'abord, que la politique protectionniste se présente dès l'origine, en Victoria, comme un expédient, non comme l'application rationnelle d'une théorie économique. Il semble en outre, allant plus loin, possible d'admettre que cette solution a, pour un temps, convenu au problème dans les termes où il se trouvait posé, et a réussi à absorber l'excès de population laissé par la "période de l'or", en favorisant l'accroissement du nombre des emplois dans l'industrie. Il est enfin utile d'ajouter que

(30) — Fitzpatrick, *op. cit.* p. 365.

(31) — Commonwealth Year Book N° 6 p. 525. Les données fournies par Sir Georges Knibs sont suivies du commentaire "qu'il est impossible de fournir un compte rendu statistique complet de la croissance des industries en Australie pour une période de quelque durée en raison du fait que les statistiques nécessaires n'ont pas été recueillies sur une base définie et identique par les différentes Colonies". Ce n'est qu'en 1902 en particulier que fut adoptée une définition unique du terme "usine" par la Conférence des Statisticiens.

c'est dans la plus jeune des deux Colonies, la moins vaste, la moins riche en charbon et en minerais industriels que la découverte de l'or vint apporter un stimulant brutal: le développement conséquent est dans une certaine mesure artificiel: la politique protectionniste l'encourage, mais ne peut empêcher qu'une fois tombée la fièvre des spéculations et venu le temps de dresser des bilans sur des éléments positifs, la "Mother Colony", mieux douée géographiquement par la nature, et moins endettée, ne reprenne la première place: on se trouve ainsi ramené au problème central de la productivité, qu'aucun artifice ne saurait à la longue éluder. Et si on place, à côté de ce problème de productivité économique, le problème démographique que ne cessa de poser une continuelle aspiration au "développement" et à l'accroissement des nombres, sans préjudice d'un strict maintien sinon d'une amélioration progressive du standard de vie, on est en présence du dilemme dont la Fédération devait hériter, sans pouvoir vraiment le résoudre: "Il n'est point, écrit J. J. Rousseau, de pire disette pour un pays que la disette d'hommes". L'événement avait montré de bonne heure la gravité des difficultés qu'était de nature à soulever une subite pléthore d'hommes, et on apprit qu'un rythme d'immigration plus rapide que celui de l'expansion de la production du pays et de ses débouchés pouvait présenter ses dangers. Les réformes agraires, le protectionnisme du dix-neuvième siècle sont l'instinctive manifestation de ce que l'on devait appeler plus tard la politique du "boa constrictor": en période de prospérité, les immigrants sont attirés par le pays, s'y fixent. En période de dépression, celui-ci s'efforce de les retenir, de les absorber.

Dès le dix-neuvième siècle, comme à l'époque contemporaine, la politique commerciale et tarifaire est indissolublement liée à la politiqu démographique.

(à suivre)

TRAITÉS CONCLUS ENTRE LA CHINE ET LES PAYS DE L'AMÉRIQUE LATINE

Rudolf **LOWENTHAL** 羅文達

Yenching University, Peiping.

作者簡要地敘述中國與南美,中美之國際關係.此乃一向不爲人注意之問題.作者曾在天津益世報(見一九四六年,九月十一日及十八日,十二月卅一日及一九四七年二月五日)之星期副刊之"國際週刊"上(見七,八,廿三,廿七號)發表過類似的文章,讀者可參閱之.

L'auteur passe brièvement en revue les relations diplomatiques de la Chine avec l'Amérique du Sud, l'Amérique centrale et les Antilles. C'est un sujet neuf et en somme assez mal connu du grand public. Le travail suivant est le développement d'un article paru en chinois dans l'*Yi-shih-pao* de Tien-tsin (11 et 18 septembre et 31 décembre 1946 et le 5 février 1947) dans le supplément hebdomadaire Kuo-chi chou-k'an N[os] 7, 8, 23, 27.

Les relations commerciales et diplomatiques directes entre la Chine et l'Amérique Latine remontent à la seconde moitié du XIXème siècle. Mais les faits historiques qui s'y rapportent sont généralement assez mal connus. Afin de combler cette lacune, autant que possible, nous avons commencé par rassembler les données concernant les traités d'assistance mutuelle conclus entre la Chine et les divers pays de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Centrale.

Malheureusement, l'interruption des communications pendant et même après la seconde Guerre mondiale a pour résultat que peut-être certains arrangements conclus durant les années 1940-1946 n'ont pas été divulgués ici. De plus, il s'est trouvé absolument impossible d'obtenir en Chine du Nord le texte complet, chinois et étranger, des récents traités et agréments conclus avec les autres pays. Malgré ces lacunes provisoires, il nous semble de première importance de recueillir les données actuellement accessibles, nous réservant de compléter plus tard ce qui manquerait.

FORMOSE ÉCONOMIQUE

F. P. CLÉMENT

台省經濟問題

L'île de Formose a une superficie de 35.700 Km2 environ; elle se présente sous la forme extérieure d'une feuille de tabac, disent les uns, d'une patate douce, disent les autres. La première expression nous semble correspondre mieux à la réalité. Une chaîne de montagnes à peu près infranchissable, sauf à pied, parcourt l'île du nord au sud, séparant absolument la côte ouest de la côte est, excepté aux deux extrémités. — Sur le versant ouest s'étend une large plaine fertile, tandis que sur le versant est les montagnes généralement tombent presque à pic dans la mer, ne laissant que peu de place à la culture.

La longueur de l'île est de 380 Km du nord au sud et sa plus grande largeur de l'est à l'ouest est de 144 Kms.

La population de près de 6 millions d'habitants est composée de Chinois, et d'aborigènes d'origine polynésienne. Le type a été peu modifié par les occupations diverses du pays: Hollandais, Espagnols, Japonais. Le Formosan est généralement petit de taille, mais fort musclé; il est travailleur, très résistant à la fatigue, sobre, intelligent, apte aux adaptations de l'époque moderne. La natalité est très forte et les familles comptent généralement quatre enfants au moins.

I. AGRICULTURE

L'agriculture est, sans conteste, la première richesse de l'île aussi bien par le nombre des personnes qui s'y adonnent que par la variété et la valeur de ses produits. L'activité agricole s'exerce surtout sur la côte ouest et dans des fermes du type familial (0,5 à 1,5 hectare), sauf pour les grandes compagnies sucrières dont nous parlerons plus loin.

La population agricole s'élève à près de 3 millions de personnes réparties principalement dans les provinces de Tainan (840.000) et de Taichu (710.000). La répartition du sol et des cultivateurs (familles comprises) est, grosso modo, la suivante: Fermiers, un peu plus d'un million répartis en 160.000 fermes; fermiers propriétaires 950.000 répartis en 135.000 fermes; propriétaires 870.000 répartis en 130.000 fermes.

30% des cultivateurs travaillent 5% de la terre sur des exploitations de moins de 50 ares; 22% travaillent 10% de la terre sur des exploitations de 50 ares à 1 hectare, 24% travaillent 21% de la terre sur des exploitations de 1 à 2 hectares; 19% travaillent 34% de la terre sur des exploitations 2 à 3 hectares; 5% travaillent 30% de la terre sur des exploitations de plus de 5 hectares.

Ces chiffres font ressortir l'infinie division de la terre et donnent une claire idée du système familial qui prévaut. Il est particulièrement significatif de noter que 76% de la population totale agricole travaille 36% de la terre sur des exploitations inférieures à 2 hectares, et que 5% de la même population travaille 30% de la terre sur des exploitations de plus de 5 hectares. Cette énorme différence a été créée volontairement par les grandes compagnies sucrières japonaises. Après la défaite du Japon, le gouvernement chinois a conçu un audacieux projet de distribution de ces "latifundia" selon les principes du Dr. Sun Yat-sen. Selon ces projets, les propriétés japonaises inférieures à 50 hectares seraient réparties entre des fermiers qui ne pourraient recevoir qu'un maximum de 4 hectares sous une forme tenant à la fois du colonat partiaire et de la propriété, tandis que les ex-propriétés japonaises supérieures à 100 hectares seraient transformées en coopératives ou en fermes d'Etat. Jusqu'ici, malheureusement, la répartition entre les fermiers a été peu poussée et il est fort difficile de se faire une idée du résultat final. Il n'en demeure pas moins que le système de fermes mi-étatistes et mi-privées, qui avait si bien réussi en Hollande pour les terres gagnées sur la mer, pourrait très facilement être adopté ici. Peut-être ne manque t-il pour le mener à bien qu'une direction éclairée et la ferme volonté d'aboutir. Il sera en tout cas utile de suivre l'évolution de cette question, car les réalisations faites à Formose (après une occupation ennemie qui a innové avec succès en bien des points), pourront servir de base à l'application des mêmes principes à la Mère patrie. Si l'essai était infructueux, alors que les circonstances sont le plus favorables, il faudrait indiscutablement montrer plus que de la circonspection pour en étendre les principes là où le milieu et les conditions en rendent l'application plus difficile.

La superficie totale de Formose est de 3.570.000 hectares, sur lesquels 850.000 sont en culture. Un peu moins de 2/3 des terres cultivées sont irriguées grâce à des travaux effectués par les Japonais et continués par les Chinois. Le système d'irrigation mérite une mention toute spéciale, tant il est parfaitement conçu et réalisé; grâce à lui, tout le sol cultivable est mis

en valeur à l'exception de quelque 60.000 hectares qui pourraient encore être récupérés. Le sol est généralement alluvial avec de larges superficies sablonneuses, et des mélanges de sable et de glaise.

Le sol, l'irrigation, le climat (subtropical ou tropical) permettent de faire généralement deux récoltes par an sur la même terre.

La culture de beaucoup principale est celle du riz qui représente plus de la moitié de la valeur totale de la production agricole. Viennent ensuite les patates douces, la canne à sucre, les fruits (oranges, bananes), le thé, les arachides, les légumes, un peu de tabac et quelques plantes textiles.

Le tableau ci-dessous donne les superficies cultivées et les productions avant guerre, et en 1946-1947 pour les principaux produits:

	Avant guerre		1946—1947	
	Superficie (Ha)	Production (Tonnes)	Superficie (Ha)	Production (Tonnes)
Riz	650.000	1.000.000	501.000	700.000
Canne à sucre	135.000	9.000.000	80.000	3.000.000
Patates douces	139.000	1.700.000	170.000	1.357.000
Fruits	43.000	320.000	20.000	132.000
Thé	45.000	71.000 (1)	40.000	10.000 (1)
Céréales	10.000	5.000	4.500	2.000
Arachides	32.000	56.000	58.000	97.000
Plantes textiles	10.000	3.000	3.500	500
Légumes divers-	42.000	425.000	35.000	300.000

(1) — Thé non travaillé.

Ces chiffres suggèrent les remarques suivantes: la production a considérablement baissé sur l'avant-guerre; ceci tient aux destructions causées par les bombardements du système d'irrigation et au manque d'engrais. Formose importait avant guerre plus de 200.000 tonnes d'engrais, principalement de sulfate d'ammoniaque, en provenance d'Allemagne et de Mandchourie: ces sources sont actuellement complètement taries, et l'UNRRA n'a apporté les premiers fertilisants qu'à la fin de 1946. La canne à sucre a considérablement souffert du fait de la guerre, et le gouvernement s'emploie à la remise en état de cette culture essentiellement importante pour la Chine. On espère arriver par paliers à la production moyenne japonaise qui s'élevait à 1 million de tonnes de sucre et qui a même atteint 1.400.000 tonnes. La production escomptée pour 1947 est de 40.000 tonnes de sucre.

Donnons maintenant quelques détails sur les principales cultures:

RIZ. — Formose fait chaque année deux récoltes, l'une en juin-juillet, l'autre en octobre-novembre. Deux variétés sont cultivées à peu près à égalité: ZAIRAI, ou ordinaire, et HORAI, ou améliorée.

SUCRE. — La canne est plantée de juin à novembre et la récolte se fait 18 mois plus tard, de novembre à mai. Les variétés cultivées sont les mêmes qu'à Java. — Avant guerre, l'île possédait 42 sucreries, la plupart situées dans les provinces de Tainan, Taichu, Takao. Actuellement 17 sont en ordre de marche.

PATATES DOUCES. — Elles sont cultivées un peu partout et pendant toute l'année. Les principales régions productrices sont: Tainan, Taichu, Takao. La consommation qu'on en fait pour la nourriture humaine s'élève à près de 300 kilos par tête et par an. Avant guerre, les Japonais en extrayaient de l'alcool, notamment à Kagi, où ils produisaient 60.000 hectolitres par an. L'usine a été détruite par la guerre et il n'est pas, actuellement au moins, question de la reconstruire.

THÉ. — Il est cultivé au flanc des montagnes et dans les provinces de Taioku et de Shinchiku; la saison du thé s'étend de mai à décembre. Les principales variétés sont OOLONG et POUCHONG. Ces deux variétés, bien que partiellement fermentées, sont classées par le commerce parmi les thés verts. La principale différence entre les deux tient au fait que le thé OOLUNG, de renommée mondiale, est travaillé et livré pur, alors que le POUCHONG est aromatisé avec des fleurs de jasmin ou gardenia au cours de sa préparation. L'île produit également un thé noir complètement fermenté. Les usines traitant le thé se trouvent principalement dans la province de Shinchiku. Le thé oolong est exporté surtout vers les Etats-Unis.

BANANES. — Elles sont cultivées dans bien des parties de l'île et principalement dans la province de Taichu où elles mûrissent toute l'année, et dans la province de Takao où elles mûrissent d'avril à juillet.

ANANAS. — Ils sont cultivés dans toute la partie centrale et sud de la côte ouest. Formose est le troisième producteur mondial et vient immédiatement après Hawaï et la Malaisie. La production mondiale d'avant-guerre s'élevait à 12 millions de caisses, dont 8 millions pour Hawaï, 2 pour la Malaisie et 1 pour Formose. La période de mise en boîte s'étend de juillet à septembre et l'île comptait avant guerre 89 conserveries. Cette industrie est actuellement sérieusement compromise par le manque de boîtes, et la situation ne paraît pas devoir s'améliorer rapidement. On produit aussi un vin d'ananas assez fort et très parfumé, agréable au goût, qui rappelle d'assez près la saveur des Sauternes.

ORANGES. — 36.000 tonnes d'oranges sont produites à Formose. Les unes sont douces; ce sont les PONKAN qui mûrissent dans le nord en novembre et décembre, les TANKAN qui mûrissent dans le sud en mars. Les autres sont légèrement acidulées et se rapprochent du pamplemousse. Ce sont les BUNTAN qui mûrissent dans le sud et le centre en septembre, les ZABON qui mûrissent de janvier à avril.

On fabrique avec l'orange une liqueur, le PONKANO qui ressemble à s'y méprendre au Cointreau.

PLANTES TEXTILES. — Le chanvre et le jute sont cultivés dans les provinces de Tainan, Taichu, Takao. Avant guerre, la production s'élevait de 10 à 15.000 tonnes et servait principalement à la fabrication de sacs (6 millions de sacs par an). Aujourd'hui, la production est d'environ 1.500 tonnes, presque toute en chanvre, et le jute ne peut pas être importé en quantité suffisante pour assurer la marche de l'industrie.

Le coton a été essayé par les Japonais, mais sa culture n'a conduit qu'à des déboires.

L'économiste s'intéressera aussi à d'autres produits de Formose:

ÉLEVAGE. — L'île a très peu de chevaux, très peu de moutons et de chèvres. L'animal de trait par excellence est le buffle et la vache brahmane. Le porc forme la base de la nourriture carnée, la consommation en est de 10 Kgs par tête et par an. La race la plus commune est le Berkshire. Les poulets, les canards (dont les plumes sont exportées sur Hong-Kong) sont très abondants. La production du lait est à peu près nulle.

PÊCHERIES. — On estime que 34.000 personnes sont occupées toute l'année à l'industrie de la pêche et qu'en plus 53.000 consacrent partie de leur temps à la pêche et partie aux travaux des champs. Les principaux centres de pêche sont Takao, Keelung, Suo, les îles des Pêcheurs. Avant guerre, la flotille de pêche comprenait 1000 bateaux à moteur, 4000 bateaux à voile et 5000 petits bâtiments genre radeaux en bambous. Cette flotte a été très éprouvée par la guerre et sa remise en état pose un problème sérieux que l'aide de l'UNRRA (une dizaine de bateaux à moteurs) n'a que partiellement résolu. Des frigorifiques importants et bien équipés existent dans les principaux centres et le problème de vente des prises ne se pose pas. Des conserveries existaient avant guerre, et l'industrie pourrait reprendre facilement. Les prises avant-guerre s'élevaient approximativement à 7.000 tonnes de sardines, 6.000 t. de requins, 3.600 t. de thon, 2.500 t. d'espadons.

Le corail se pêche également; sa récolte en est évaluée à 5 ou 6 tonnes par an.

La situation de Formose au milieu de mers particulièrement poissonneuses, bien que souvent difficiles à la navigation, en fait un centre tout indiqué pour la pêche.

FORÊTS. — La forêt ou le taillis couvrent les 2/3 de l'île; sur une superficie totale de 3.570.000 hectares, ils recouvrent 2.300.000 hectares (la forêt à proprement parler 1.800.000 hectares, et le taillis 500.000 hectares). Plus de la moitié des meilleures forêts se trouve sur des montagnes à peu près inaccessibles. Une étude faite en 1932 estime les ressources en bois accessibles à 137 millions de mètres cubes de feuillus et à 71 millions de mètres cubes de conifères. Les principales espèces sont le cyprès, le chêne de Mongolie, le cèdre, le camphrier. Les principales régions d'exploitation sont le mont Ari desservi par Kagi, le mont Taihei desservi par Rato, le mont Hassen desservi par Taichu.

La production du camphre est estimée à 3.000 tonnes par an et l'arbre doit avoir au moins 60 ans pour que la distillation en soit possible. Les principales scieries se trouvent à Taipei, Rato, Keelung, Shinchiku, Taichu, Kagi, Tainan, Takao, Karenko, Taito, Toen.

Le gouvernement a décidé très sagement, en raison de l'encombrement des coupes et des difficultés de transport, de suspendre momentanément les abattages. D'autre part, des exploitations trop poussées et non contrôlées mettent en péril les cultures en changeant le régime des eaux et multiplient les dangers d'affaissement de terrain particulièrement à redouter dans un pays comme Formose où les chutes de pluies sont abondantes et concentrées sur une même période.

II. INDUSTRIE

Riche par son agriculture, Formose a également, bien qu'en plus faible valeur, des possibilités et des réalisations industrielles qui sont loin d'être négligeables. Elle a notamment deux des éléments indispensables à tout développement de cet ordre: la force de production, grâce à son électricité et à sa houille, et les voies de communication; elle possède en outre un sous-sol aux ressources variées, qui peuvent être facilement exploitées, grâce à la main-d'œuvre fournie par une population sans cesse croissante Voyons rapidement ce qu'il en est:

FORCE ET LUMIÈRE ÉLECTRIQUE. — Formose dispose d'une capacité naturelle vraiment peu commune en électricité. La chaîne de montagnes qui parcourt le pays du nord au sud dans toute sa longueur et presque en son milieu, offre des possibilités de chutes dont le volume est entretenu par l'abondance des pluies. De nombreux barrages ont été construits pour maintenir la constance de niveau. Le plus important en est le Jitsugetsu tan, ou Lac du Soleil et de la Lune situé presque au milieu de l'île, comme si Dieu lui-même avait voulu donner à cette île, dotée déjà de tant de ses présents naturels végétaux, un autre capital qu'auraient à exploiter ses habitants. Ce lac d'origine volcanique est situé à près de 1.000 mètres d'altitude, il a une superficie de 700 hectares, obtenu par la jonction de deux lacs primitivement isolés l'un de l'autre (lac du Soleil et lac de la Lune), l'opération ayant été financée en 1931 par un syndicat de banques américaines. Ce barrage fournit la plus grosse part de l'énergie électrique distribuée dans l'île; des usines thermiques en complètent l'efficacité. (1)

Le potentiel total électrique de l'île en houille blanche peut être sagement estimé à plus de 3 millions de Kilowatts, si nous comparons cette capacité à la superficie de l'île qui est de 35.700 Km²., nous constatons qu'elle équivaut à plus de 80 Kilowatts au Kilomètre carré, ce qui est une excellente capacité. — Les réalisations sont loin d'atteindre des chiffres de cet ordre. Sous l'occupation japonaise, la production réelle globale de Taiwan atteignait presque 400.000 Kw. Les bombardements intensifs effectués pendant les hostilités, un typhon d'une violence inouïe survenu en

(1) — Voir la carte du *Bulletin de l'Université l'Aurore* 1946 p. 30: Lake Sun and Moon. — *Ibid.* p. 2, lire "Espagnols", et non pas "Portugais".

1944, avaient réduit la production à la fin de la guerre à 40.000 Kw. seulement. Des mesures ont été immédiatement prises par le gouvernement chinois pour restaurer la capacité productive, et la Compagnie électrique de Taiwan, sous la direction éclairée de Mr. Lieou Tsin-yu a des projets d'avenir qui permettent les plus beaux espoirs. Les plans prévoyaient pour 1946 la restauration partielle du Lac du Soleil et de la Lune et la production de 100.000 Kw; cette partie a été réalisée en mars 1946; la deuxième phase prévoit la production de 200.000 Kw pour 1947, et la troisième, qui doit être menée à bien en trois ans, ramènera au niveau d'avant-guerre.

Formose compte 34 centrales électriques, dont 26 sont hydrauliques et 8 thermiques; la transmission du courant se fait par deux systèmes, un à l'ouest, l'autre à l'est. Le voltage de transmission est 154.000, réduit en des sous-stations à 66.000 v., 33.000 v., ou 11 000 v. puis finalement à 3.000 v. Le courant force triphasé est distribué sous 200 v., et le courant lumière sous 100 v. La fréquence est de 60 cycles.

L'éclairage électrique est largement utilisé et on peut avancer que dans toute l'île une maison sur deux reçoit l'électricité. C'est une réalisation qui mérite d'être particulièrement soulignée.

Le prix du courant est extrêmement réduit, à tel point qu'il est un des meilleurs marchés, sinon le meilleur marché du monde. Avec une telle puissance, l'industrie de Formose peut espérer un avenir heureux dans tous les domaines, et ils sont nombreux, où la force exigée est un facteur important.

Particulièrement favorisée en houille blanche, Formose l'est aussi en houille tout court. Le charbon est la principale ressource minière de l'île. La réserve totale est estimée à 400 millions de tonnes. La qualité du produit est bonne: 2 à 4% de cendres, 40% volatile, 50% de carbone fixe, 7.000 à 7.400 calories. — Les veines sont généralement peu épaisses, elles ne dépassent guère un mètre, même elles atteignent rarement cette épaisseur. L'exploitation se fait en profondeur, 500 à 1500 mètres. Les gisements les plus importants sont dans la province de Taihoku, aux environs de Keeleung et de Taipeh; ils correspondent à 90% du total. Avant guerre, la production annuelle était estimée à plus de 2 millions de tonnes dont 100.000 servaient à la fabrication du coke et 600.000 à l'exportation. La guerre a causé, dans ce domaine également, des dommages importants et une grosse partie du matériel demande à être renouvelée ou restaurée. Néanmoins, la ressource existe toujours, et, si la production actuelle est encore bien inférieure à celle des années précédant la guerre, il est à penser qu'il ne s'écoulera pas bien longtemps avant qu'elle ne reprenne un niveau très satisfaisant.

Les mines appartiennent à deux groupes différents: le premier, de beaucoup le plus important, est propriété d'Etat, le second, propriété privée. L'exportation se fait par l'entremise obligatoire d'une agence officielle.

Une autre ressource pour la force est le pétrole. Celle-ci, malheureusement, ne peut entrer en compétition avec ses deux rivales, les houilles blanche et noire. Les gisements les plus importants existent dans les mines de Shinchiku, Taichu, Tainan, Takao. Les Japonais avaient poussé activement les recherches et l'exploitation de ces gisements qu'ils entouraient du plus grand secret. La production présente est faible, et il est douteux qu'elle atteigne jamais un niveau comparable à celui des champs pétrolifères dignes de ce nom. Néanmoins, l'époque moderne étant très exigeante en produits de cet ordre, il faut se réjouir du fait que Formose pourra probablement obtenir une faible part de ses besoins en huile et en carburant sur son propre sol.

OR. — Des dépôts d'or existent près de Keelung et dans les gorges de la côte est. La production n'a jamais été rentable par elle-même; néanmoins, pour un produit tel que l'or, le coût d'obtention n'est pas un bien grand facteur à considérer quand la main d'œuvre est payée en billets. Les Japonais ont obtenu jusqu'à 2 tonnes 1/2 d'or par an; mais la production est allée en déclinant, elle est à peu près abandonnée aujourd'hui sauf par des particuliers qui se livrent à des opérations rudimentaires, souvent, d'ailleurs, avec le matériel qu'ont abandonné les mines.

SOUFRE. — Les solfatares du nord de l'île donnent un soufre assez abondant, la production annuelle peut être estimée à 3.000 tonnes.

SEL. — Bien que le sel ne soit pas une production minière dans l'île, où on l'obtient par évaporation d'eau de mer, nous pensons utile de le faire figurer ici. La production avant guerre s'en élevait à 175.000 tonnes, dont les 2/3 étaient exportées. Elle a considérablement baissé pour le moment, en raison de la destruction des marais; on peut l'estimer sagement à la moitié de ce qu'elle était.

AUTRES MINÉRAUX. — L'île a également quelques richesses en autres minéraux: Cuivre, mercure, argent près de Keelung; manganèse près de Suo; tungstène dans les montagnes presque inaccessibles de la côte est; fer le long de la côte nord. Toutes ces ressources pourtant sont de faible valeur et de petite importance.

En résumé, en dehors du charbon dont il y a abondance, Formose ne possède pas vraiment de réelles richesses minières. L'industrie lourde ne peut y trouver aucune des matières premières nécessaires en quantité suffisante pour justifier son industrialisation à large échelle.

Par contre, l'abondance de l'électricité, son faible prix de revient, la présence de la houille peuvent permettre la naissance et le développement d'une vaste industrie de transformation qui sera singulièrement facilitée par les voies d'accès qu'offrent les ports de la côte ouest et par une main-d'œuvre abondante et très active au prix de revient assez bas. D'une manière générale, Formose n'a pas de grandes et vastes usines. Les transformations sont faites dans de petites usines du type familial. En 1937, l'île comptait

un total de 7.000 fabriques, dont 1.600 seulement employaient plus de 10 ouvriers. La plus importante donnait du travail a 650 hommes, et 23 seulement dépassaient le chiffre de 300 employés.

Depuis, la situation a beaucoup changé: les centres industriels ont été soumis à un bombardement intensif, les grandes usines ont été à peu près totalement mises hors de service. Il serait difficile aujourd'hui de compter plus de 3000 fabriques en état de marche, et la plus grande partie d'entre elles travaille au ralenti, soit par manque de matériel, soit par manque d'argent. Du point de vue social, cette situation pose déjà des problèmes difficiles de chomage et de police. Du point de vue économique, aucune solution ne semble possible tant que le problème monétaire qui affecte la Chine dans son ensemble ne sera pas résolu. Voyons maintenant la question un peu plus en détail.

ALUMINIUM. — L'Industrie de l'aluminium, qui importe la bauxite des Indes Néerlandaises principalement, est concentrée au Sud Ouest, à Takao et à l'Est, à Karenko. Elle est en difficulté à l'heure qu'il est, et les signes de reprise n'apparaissent nullement; au contraire, le chômage ne fait que s'accroître. Il faudrait pour la reprise, que le Gouvernement ait un plan d'importation de matières premières et de machines.

CIMENT. — L'île peut fabriquer le meilleur ciment. L'usine de Takao pourrait produire assez de ciment pour satisfaire les besoins locaux et exporter près de 50.000 tonnes par mois. Les matières premières sont à obtenir de la Chine du Sud et les ressources électriques et charbonnières de l'île peuvent permettre un prix de revient assez bas. La production actuelle totale est inférieure à 16.000 tonnes par mois. Pour augmenter cette production, il serait nécessaire d'investir environ $ U. S. 1.000.000. en matériel et ceci ne peut être fait par le gouvernement qui ne dispose pas de fonds suffisants, ni par le capital privé local ou extérieur qui manque de confiance.

ENGRAIS ET PRODUITS CHIMIQUES. — L'île est une grosse consommatrice d'engrais et les Japonais avaient installé les premières usines bien avant les hostilités. En raison du bon marché de la force électrique, Formose peut être un centre de production important et non seulement satisfaire à ses propres besoins, mais encore exporter. Les usines sont actuellement en faible production, mais l'UNRRA a obtenu les crédits nécessaires pour la remise en état et le développement des fabriques de Keelung et de Rato. La production actuelle s'élève à 30.000 tonnes de superphosphate et à 10.000 t. de cyanamide. Lorsque le plan aura été complètement réalisé, la production annuelle dépassera 200.000 tonnes et le prix de revient paraît devoir être un des plus bas du monde.

AUTRES INDUSTRIES. — Formose possède un certain nombre d'industries de moindre importance telles que: scieries, briquetteries, industries textiles et alimentaires. Toutes sont actuellement en état de demi sommeil pour les raisons économiques déjà signalées.

En résumé, Formose ne peut pas être le siège d'une industrie très importante; son économie sera avant tout agricole, toutefois une industrie moyenne peut y trouver place en raison des ressources naturelles en force motrice et du faible coût de la main d'œuvre. Pour reprendre sa place ou se développer, l'industrie a besoin de l'appui financier que le Gouvernement est incapable de donner et que les capitaux privés n'osent pas risquer tant que la situation politique ne sera pas clarifiée.

III. COMMUNICATIONS.

LES ROUTES. — La configuration géographique de l'île indique que le système routier ne peut pas être extrêmement développé. Néanmoins, de bonnes routes parcourent la côte ouest sur toute sa longueur du nord au sud. La côte Est est desservie également du nord au sud par une route beaucoup moins bonne que la précédente, percée dans le roc en haut des falaises qui tombent à pic dans la mer. En dehors de l'avantage matériel indiscutable qu'elle procure, cette route est d'un intérêt touristique remarquable. Malheureusement les affaissements, les destructions d'ouvrages d'art provoquées par les pluies et les typhons la rendent quelque fois impraticable et toujours assez dangereuse. L'administration chinoise n'a d'ailleurs pas continué le sp'endide entretien dont s'enorgueillissait l'administration japonaise. Entre l'est et l'ouest, les moyens de communication sont inexistants sauf aux deux extrémités nord et sud où passent des routes, en dur, actuellement mal entretenues.

Le réseau routier a une longueur de 14.000 km. se répartissant sensiblement comme suit: Routes de terre battue, 1.600 km. Routes de terre améliorées avec sable et pierres, 12.000 km. Routes macadamisées, 20 km. Routes asphaltées, 350 km. Routes cimentées, 30 km. Les ponts sont généralement étroits, les pluies creusent des fondrières dans les routes de terre, même améliorées et l'administration manque des moyens nécessaires à leur entretien.

LES CHEMINS DE FER. — L'île possède 1500 km. de voies ferrées dont la plus grande partie se trouve sur la côte ouest. Les lignes sont à voie étroite et du type japonais, le plus souvent à voie unique. Comme pour les routes, les communications de l'est à l'ouest sont à peu près inexistantes sauf au nord de l'île: elles sont par contre très faciles du nord au sud sur la côte ouest. Sur la côte est, le tronçon nord est coupé du tronçon sud à peu près en son milieu sur une centaine de km. Quelques lignes latérales de faible longueur existent. Avant-guerre le matériel roulant comprenait: 220 locomotives, 600 wagons de voyageurs, 8.000 wagons de marchandises. Le réseau transportait, plus de 7.000.000 de tonnes de marchandises et 23.000.000 de voyageurs. Depuis la cessation des hostilités, le matériel ferroviaire n'a pas pu être remplacé en raison de l'impossibilité matérielle de se fournir ailleurs qu'au Japon et de l'interdiction de

livrer faite à celui-ci par le général Mac Arthur. Plus de la moitié du matériel est hors d'usage, néanmoins (et ceci mérite spécialement d'être mentionné), l'administration chinoise par une sage gestion, une connaissance précise des besoins, une technique éprouvée, a réussi le prodige de maintenir les trains en ordre de marche et selon un horaire parfaitement respecté.

LES PORTS. — Formose possède deux grands ports sur la côte ouest, Keelung et Takao. La côte Est ne se prête pas au trafic maritime, elle a néanmoins un port de pêche, Suo, et deux ports artificiels de petit tonnage, Karenko et Taito.

Keelung est un excellent port doté de toutes les facilités modernes. Malheureusement de sévères bombardements ont mis à mal les installations portuaires et les magasins; malgré tout, le port peut recevoir en même temps six navires de 20.000 tonnes. Keelung est le port du charbon, du riz, des minerais et des engrais.

Takao est un centre d'activité navale; comme à Keelung, le port a été sérieusement endommagé par les bombardements. 20 bateaux de 10.000 t. peuvent y trouver place. Les constructions navales y étaient actives, elles pourraient être reprises sans de trop grandes difficultés.

LES POSTES, TÉLÉGRAPHES ET TÉLÉPHONES. — Formose a une bonne organisation qui fonctionne de façon satisfaisante. 194 bureaux de postes desservent l'île. Les installations téléphoniques effectuées par la firme Siemens, (fabrication au Japon) comprennent des câbles aériens et souterrains, des communications par radio-téléphone. L'installation centrale a été épargnée par la guerre, mais les réseaux aériens et souterrains durement éprouvés par les bombardements ne pourront être remis complètement en état que dans plusieurs années. Avant-guerre Formose avait 3000 km. de routes téléphoniques desservant 20.000 téléphones, des cables sous-marins reliaient l'île avec le Japon, l'île des Pêcheurs et Foochow. Ces derniers sont complètement hors de service, l'administration désire les remettre en état, mais l'opération ne pourra être faite que dans un avenir assez éloigné. Des stations de T. S. F. existent et fonctionnent à Taihoku, Tainan, Taichu.

IV. COMMERCE EXTÉRIEUR.

Les tableaux ci-dessous donnent la moyenne des principales importations et exportations des cinq années 1933 à 1937 inclus.

EXPORTATIONS EN TONNES.

Riz: 680.000	Sucre:	870.000.	
Patates douces: 36.000.			
Ananas: 30.000.	Sel.	110.000.	
Bananes: 140.000	Charbon:	300.000.	
Thé Oolung: 3000.			
Thé Pouchong: 3000.			
Thé noir: 2.800.			

IMPORTATIONS EN TONNES.

Blé et farine:	18.000.
Soya:	40.000.
Poissons secs:	25.000.
Fer:	70.000.
Sulfate d'ammoniaque	150.000.
Essence:	80.000 hectos.

Le commerce extérieur se faisait surtout avec le Japon. Néanmoins les U.S.A. étaient très gros acheteurs de thé; la France; de camphre; l'Australie livrait blé et farine, le Mandchoukuo les soyas; l'Allemagne, le fer et les engrais, les Etats-Unis et les Indes-Néerlandaises, le pétrole.

La situation actuelle est assez confuse, le bureau du Commerce contrôle importations et exportations, dirigeant à peu près tout sur la Chine, ce qui n'améliore pas la balance commerciale de Formose, ni ne lui donne les devises dont elle a un si pressant besoin pour sa remise en état.

CONCLUSION. — La principale richesse de Formose est sa puissance et sa variété de production agricole, elle doit être et est en fait un grenier. Bien sûr, l'existence d'une population sans cesse croissante (elle a fait plus que doubler depuis 1905) qui ne peut pas trouver sa source d'existence dans le travail de la terre, la présence de ressources abondantes notamment en houille et en électricité, exigent que l'agriculture soit doublée d'une industrie qui sera surtout de transformation.

C'est d'abord vers la mise en complète valeur de la terre, vers les industries qui lui sont rattachées ou indispensables, qu'il faut diriger les efforts.

C'est à l'agriculture qu'il faut donner, et de loin, la priorité dans les plans de restauration, non seulement parce que l'époque actuelle est particulièrement pauvre en ressources alimentaires, mais aussi parce que la position de Formose aux portes de deux pays à large population, lui procurera toujours un débouché et lui permettra de donner à bien des hommes ce pain quotidien dont nous demandons chaque jour à Dieu le bienfait.

MÉLANGES

ESQUISSE DE L'HISTOIRE DE L'ISLAM EN CHINE.

中國伊斯蘭史綱要

Nous avons dit notre dessein (*B. U. A.* 1947 p. 1) de donner un jour ou l'autre, sous la plume de spécialistes, une étude de la position *actuelle* des grands mouvements religieux contemporains en Chine.

En 1946, il a paru, sous la plume de M. Pé Cheou-i 白壽彝, musulman, une *Esquisse de l'Histoire de l'Islam en Chine* 中國伊斯蘭史綱要 excellent résumé de 72 pages: c'est une sorte de mise au point, de manuel pour l'étudiant. Avec l'autorisation de l'auteur, nous donnons la traduction *in extenso* de cet ouvrage qui a mérité dans le *Philobiblon* de décembre 1946 organe de la National Central Library 國立中央圖書館 de Nankin, l'appréciation que voici (p. 51): "Le sujet est traité d une manière brève, mais compétente, avec d'intéressants chapitres sur les relations sino-arabes des anciens temps, les migrations raciales et culturelles des Mahométans, et les contributions des Musulmans à la civilisation chinoise". Ce sont surtout les chapitres concernant les apports culturels (Sciences, lettres) et la patrologie coranique chinoise qui intéresseront le lecteur d'Europe. Nous donnons ce travail à titre de "documentaire", sans vouloir faire de commentaire sur telle ou telle affirmation. Tel quel, nous croyons qu'il intéressera vivement le lecteur étranger. Nous regrettons seulement que l'auteur n'ait pas cru devoir développer davantage la situation de l'Islam dans la Chine républicaine; du moins à Shanghai, dont la population musulmane a bien varié au cours du présent siècle. (*N. D. L. R.*)

Cet ouvrage a été mis en français par M. T. Tcheou Mé 周梅. On n'a pas cru devoir traduire ni les notes, ni le questionnaire (4 ou 5 questions) qui termine chaque chapitre.

I. — GÉNÉRALITÉS.

Qu'est-ce que l'on entend par l'histoire de l'Islam en Chine? — C'est une histoire qui a pour but de raconter la propagation de l'Islam en Chine. Les circonstances de son introduction dans ce pays, les étapes de son développement, les difficultés rencontrées, les conséquences des contacts de l'Islam avec la société chinoise et leurs mutuelles relations, tout cela

sera exposé avec des explications suffisantes. Réussites ou échecs des Musulmans sur le plan économique et politique, militaire ou culturel: en un mot, tout ce qui a rapport à la situation de l'Islam en Chine, se trouve exposé dans ce petit travail,

Importance de l'Histoire de l'Islam en Chine. — L'histoire de l'Islam en Chine est vieille d'à peu près 1.300 ans. Le nombre des Mahométans est passé peu à peu de quelques milliers au début jusqu'à plusieurs millions. Cela montre l'importance de l'Islam dans l'histoire de la Chine. Ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Chine ne doivent pas négliger ce point; à plus forte raison les Musulmans chinois qui voudraient mieux connaître leur religion et ses grandes époques: ils pourraient, en l'étudiant, méditer sur les fastes du passé, panser les blessures, développer les qualités, éviter les fautes et pourvoir ainsi à l'émancipation de l'Islam en Chine, pour lequel ce livre voudrait servir de référence utile.

Recherches historiques faites sur l'Islam en Chine. — L'Islam en Chine a été depuis 70 ans l'objet des études des Européens, qui ont déjà fourni sur ce sujet des résultats satisfaisants: on peut déjà trouver un certain nombre de livres composés par des Européens. Les Chinois ont commencé l'étude de cette science depuis une vingtaine d'années; les Musulmans chinois, depuis une dizaine d'années seulement. Les ouvrages écrits en chinois sur l'Islam ne dépassent pas le nombre de quatre; les conférences ou thèses ne sont guère qu'une centaine; mais le nombre des Chinois s'intéressant à l'étude de ces matières ne fait qu'augmenter. Certaines Universités nationales ont un cours d'Islam chinois dans leur programme, de sorte que par la suite, même si les Musulmans ne faisaient pas une étude approfondie de cette science, elle ne saurait manquer de se développer.

Divisions de l'Histoire de l'Islam en Chine. — On peut distinguer deux époques:

1. — Depuis la 2ème année de l'empereur 永徽 Yong-hoei (651), dynastie des T'ang, jusqu'à la 27ème (et dernière) année des 元至正 Tche-tcheng de la dynastie des Yuen (1367). Cette première phase, qui dure 717 ans, raconte la propagation de l'Islam en Chine.

2. — Depuis la 1ère année de Hong-ou des Ming (1368) à la 3ème année de Hiuang-tong des Ts'ing (1911), pendant 544 ans; c'est l'époque du développement.

Les trente dernières années ne sont que le commencement d'une nouvelle période. Le présent ouvrage se divise en 19 chapitres; si on laisse de côté le dernier chapitre, les 10 premiers s'occupent de la première époque et les 8 autres se rapportent à la seconde époque.

II. — ARRIVÉE DES 大食人, ARABES, EN CHINE.

Anciennes voies de communication entre l'Arabie et le Cathay. — Des voies de communication existaient depuis l'antiquité entre la Chine et le

NOTE SUR LES CONSTRUCTIONS EN BAMBOU

George **ROUDAKOFF** *Ing. Chim.* 路德果夫

中國南部，木材生產極爲稀少，故在建築上慣用竹料由此可見竹頭在中國建築上之重要性。

Dans le sud de la Chine où le bois est rare (et fait même complètement défaut en quelques endroits) le bambou est fréquemment employé comme matériau de construction. Cette note tend à montrer l'usage du bambou en Chine dans les constructions destinées à durer.

Différentes espèces des genres Bambou (*Bambusa*), (*Arundinaria*), (*Phyllostachys*) etc (1) offrent un excellent matériau de construction: les tiges de bambou (竹竿); tandis que les feuilles s'emploient comme nourriture des bestiaux, et que les jeunes pousses (竹筍) comestibles figurent sur nos menus.

Il y a fort longtemps que le bambou, à cause de ses qualités a servi à fabriquer des arm s, des pinceaux pour écrire les caractères etc. Mais sous le règne des Song septentrionaux, vers l'an 1091, le Ministère Impérial des Travaux Publics publia "Une Méthode d'Architecture" 營造法式 où il est aussi question des constructions en bambou (2) Plus tard, à la fin du XVIème siècle, le savant Li Che-tchen 李時珍 parla du bambou dans la Vème subdivision du Vème groupe de son fameux *Pen ts'ao kang-mou* 本草綱目, ouvrage classique (3).

L'on apprit d'ailleurs assez tôt en Europe, grâce au P. Matthieu Ricci, les différentes utilités du bambou. Dans son *Histoire de l'Expédition chrétienne au royaume de la Chine*, édition de Lyon, 1616, voici comme le P. Nicolas Trigault traduit Ricci:

---

(1) — The Journal of the Linean Society, vol. XXXVI. 1886.

(2) — "A Chinese Treatise on Architecture", W.P. Yetts, Bulletin of the School of Oriental Studies, London Institution, vol. IV, Part III, 1927.

(3) — "*Botanicum Sinicum*", E. Bretschneider, 1881.

"Il y a aussi une espèce de roseaux (les Portugais l'appellent *Bambu*) presque aussi durs que le fer, & iceux ronds [leurs ronds] s'empoignent à peine des deux mains s'ils sont des plus grands, & encore qu'ils soyent creux et distincts de leurs nœuds & articles, néantmoins pour la fermeté sont souvent désignéz pour servir de posteaux aux maisons moyennes. On fait aussi des bois de lances des plus petits & s'employent en 600 autres usages [*sescenta*, énormément] qu'il serait long de réciter" (4).

Ainsi l'emploi du bambou dans la construction en Chine est-il spécialement souligné. Il nous fau', à présent, passer à des considérations plus techniques, établir des spécifications et des statistiques.

Nous allons d'abord donner la liste des principales espèces de bambou actuellement connues et utilisées, avec l'indication de leur habitat (5):

I — TABLE DES ESPÈCES DE BAMBOU UTILISÉES

Espèce	Habitat	Hauteur (mètres)	Diamètre (Cms)
Phyllostachys edulis	Chekiang, Kiangsu, Kiangsi Anhwei, Szechwan	6-24	jusqu'à 17
P. puberula Munro	Chekiang, Kiangsu, Anhwei Szechwan	6-21	5-7,5
P. reticulatus	Chekiang, sud du Kiangsu	9-12	7 ou plus
P. nigra, Munro	Kiangsu, Chekiang, Anhwei	3-4,50 ou 8	4 ou plus
P. lithophila, Rendle	Chekiang occidental		
P. congesta, Rendle	Chekiang occidental, Szechwan		
Bambusa arundinacea Willd.	Chine du sud	15-30	6-10
B. nana var. typica, Makino	Chekiang, Szechwan	1,5-1,80	petit
B. nana var. normalis, Munro	Chekiang, Fukien	4,50	2
B. oldhami, Munro	Chekiang Fukien	6-9	2 ou plus
B. spinosa	Fukien, Kwangtung, Szechwan	15	10
Arundinaria amabilis Mac Clure	Kwangtung, Kwangsi	12	3,5
A. amara, Keng	Kiangsu, Szechwan	0,90-3,70	
A. densiflora, Rendle	Kiangsu, Chekiang		
Dendrocalamus latiflorus, Munro	Fukien, Kwangtung	21-24	2
Chimonobambusa quadrangularis, Makino	Chine du Sud	8,75-12 petit	4 très petit
Sasa chartacea Mak. & Shib.		4,50-9 ou plus	10
Sinocalamus affinis, Mc Clure	Szechwan		

(4) — N. Trigault, *Histoire de l'Expédition chrétienne* ....Lyon, 1616, p. 16; traduction de Ricci, cf d'Elia, *Fonti Ricciane*, Roma 1942 p. 23.

(5) — Voyez aussi "造林學各論"陳嶸著,中華農學會叢書,南京金陵大學森林系,

Les espèces de bambou les plus importantes sont: *Phyllostachys edulis* (楠竹), *Sinocalamus affinis* (慈竹), *Bambusa nana* (水竹), *Phyllostachys nigra* (紫竹) et *Chimonobambusa quadrangularis* (南竹). Signalons tout particulièrement, à cause de son intérêt, le *Bambusa spinosa*, remarquable par l'exiguité de son creux qui est le 1/4 ou le 1/5 du diamètre total.

Les noms vulgaires des différentes espèces de Bambou varient selon les localités et prêtent souvent à confusion. On entendra souvent parler, dans le langage courant, d'expressions telles que: 南竹 Bambou du sud, 水竹 Bambou aquatique, 香飛竹 Bambou odoriférant, 紫竹 Bambou noir, 金竹 Bambou jaune, 湘妃竹 Bambou tacheté, 虎邱竹 Bambou sans noeuds, 毛竹 Bambou pour pinceau etc.

Ces dernières espèces servent seulement dans les travaux d'artisans. Celles qu'on nomme *Kwang-yin*, *Lo han* et *Chin chu* (*Tchen chou*) sont utilisées comme plantes ornementales dans les jardins (6). Pour les autres, il faut dire un mot de leurs qualités et propriétés.

Le bambou est une plante vivace d'une croissance rapide: certaines espèces ont des tiges flexibles de 100 pieds de long (30 mètres) et de 7 pouces (17 centimètres) de diamètre à la racine. L'Université St John's, à Shanghai a étudié les espèces *Quadrangularis* et *Nigra*, spécialement du point de vue de la croissance. (7). Le Bambou est caractérisé par des espaces vides entre chaque nœud (竹箸) et nous pouvons y distinguer les parties suivantes: à l'extérieur, une couche granuleuse de nature silicieuse (竹膚), une fibre composée d'un tissu longitudinal (竹衣), d'un espace vide avec pulpe (竹筒) et les jointures ou nœuds (竹節) du Bambou. La couche siliceuse empêche le Bambou d'être employé dans l'industrie du forage; mais le tissu longitudinal permet de le fendre facilement. Cette qualité et le peu d'épaisseur de la fibre excluent la fabrication de gros clous ou de traits avec les bambous de petit diamètre. La dureté de la couche siliceuse externe est environ le double de celle des lattes.

Le poids spécifique du bambou fendu et séché est en moyenne de 0.86; non fendu, il est d'environ 0.32. Des copeaux de bambou séché au four ont montré un poids spécifique allant de 0.629 à 0.75. Ces chiffres seraient à augmenter pour le bambou humide et vert (l'humidité contenue dans le bambou vert est d'environ 54 à 56% selon les espèces): il ne s'agit bien entendu que des tiges en bon état.

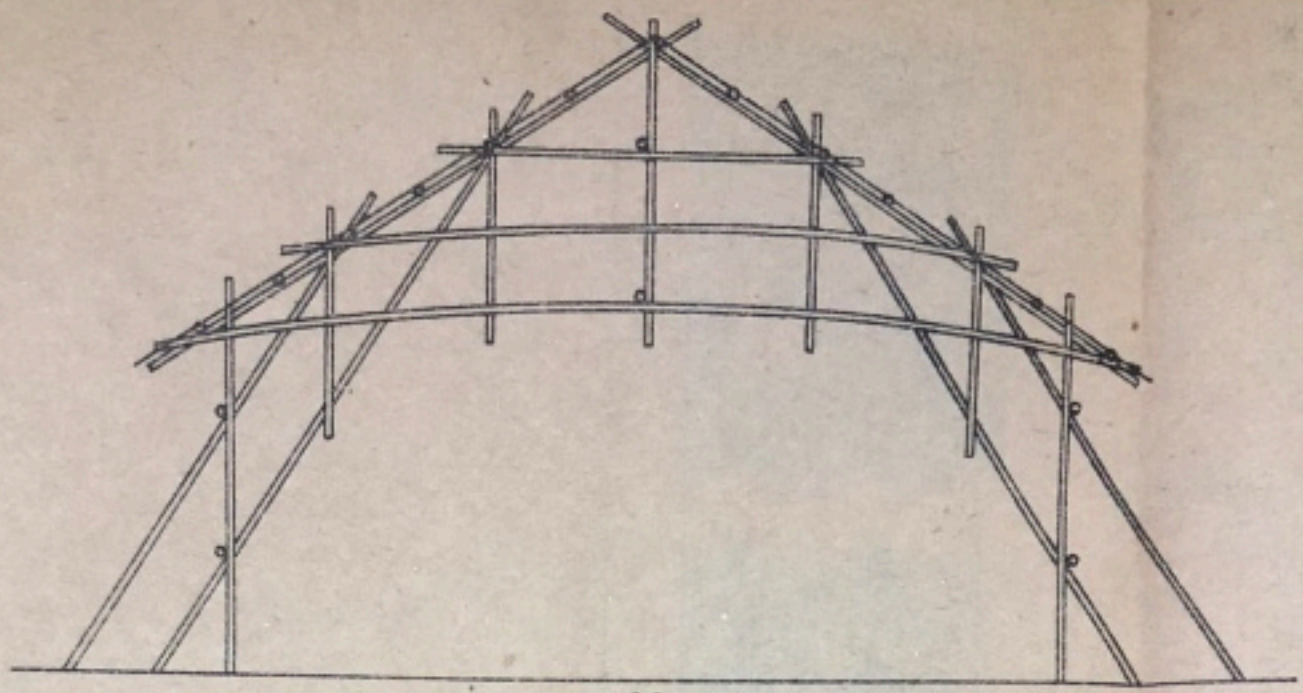
Il importe aussi d'étudier le rétrécissement du bambou, tel que nous le montre le tableau II (8).

---

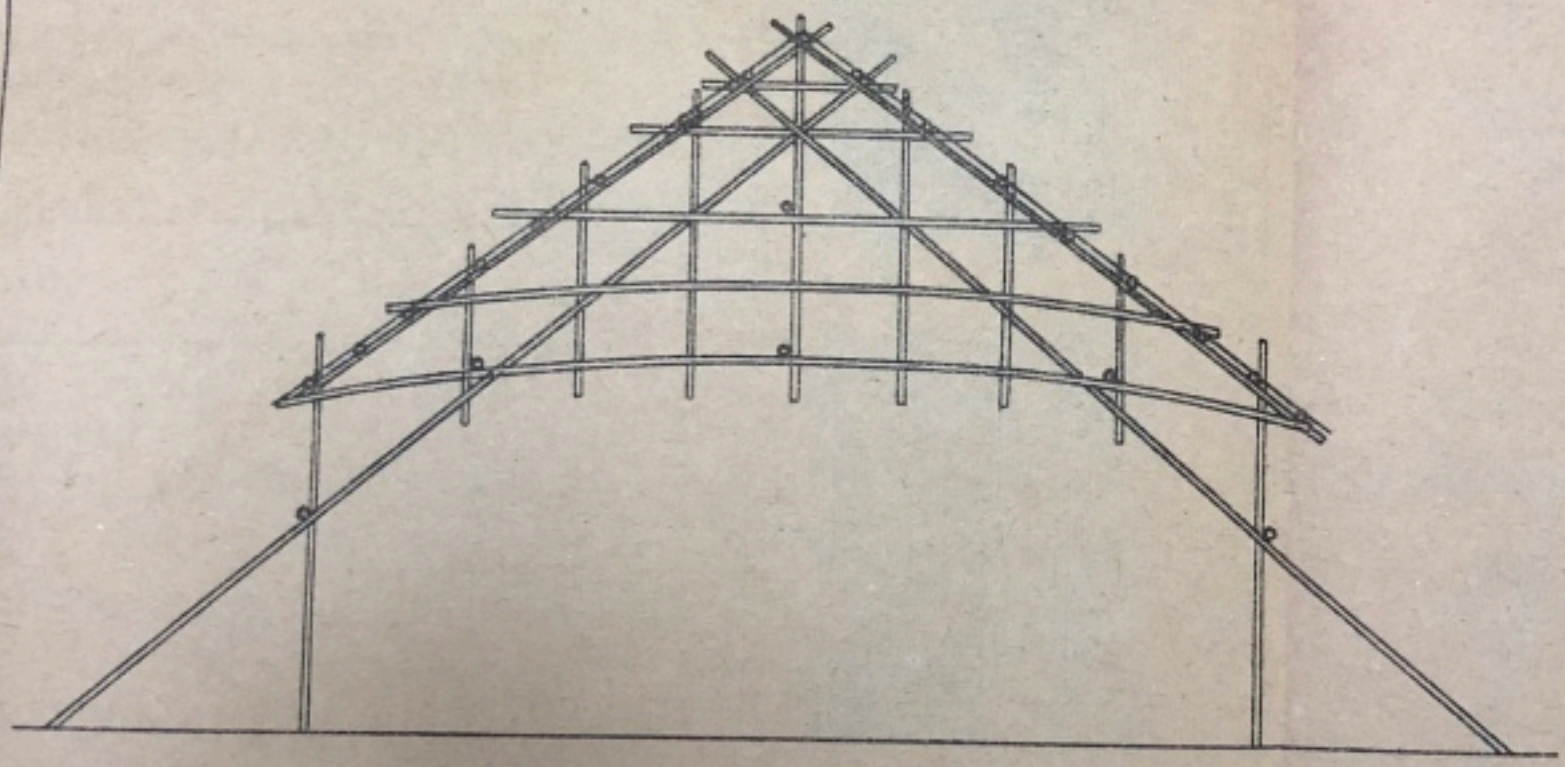
(6) — "*Szechuen, its Products, Industries and Resources*" Alexander Hosie.

(7) — "*A Study of the Grand Period of Grouth in Bamboo*", W. M. Poterfield, 1928.

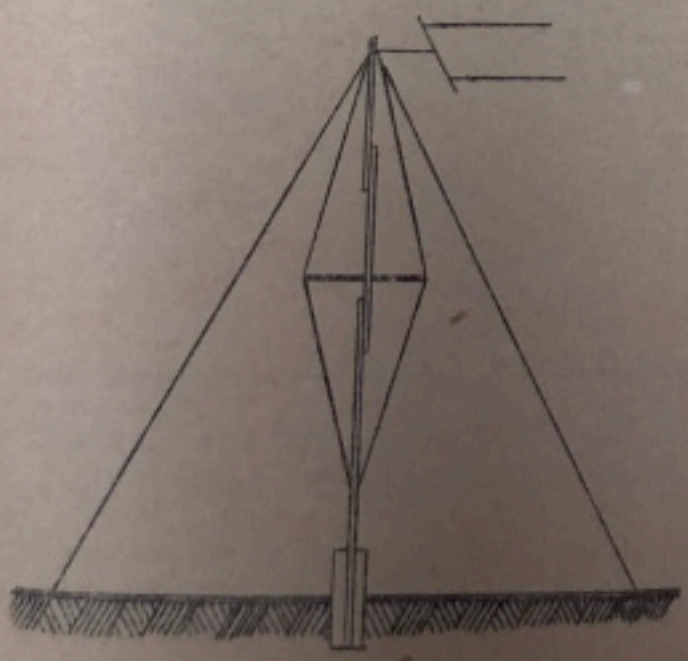
(8) — "竹材之物理性質及力學性質,初步試驗報告", 梁希,周光燊著, 農林部中央林業實驗所,第一號,重慶印, févr. 1944.



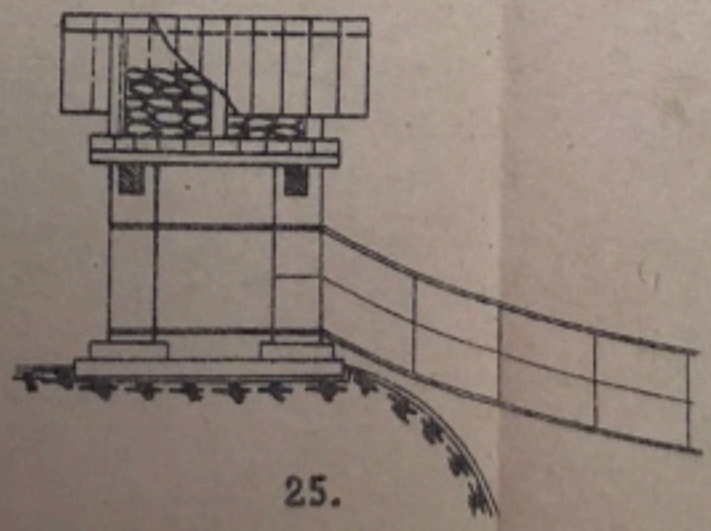
22.



23.

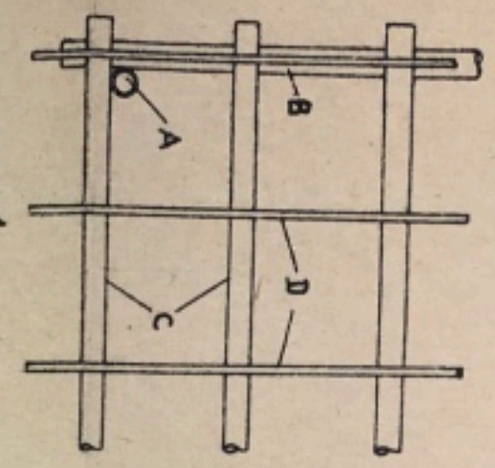


24.

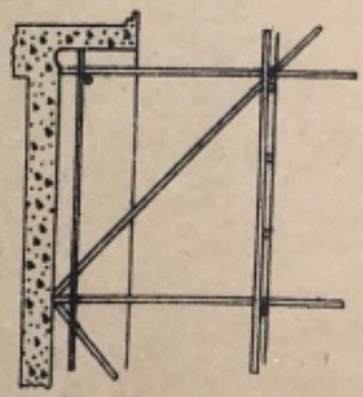


25.

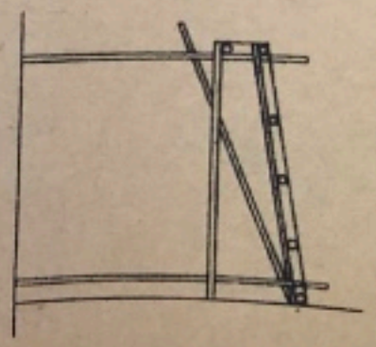
CONSTRUCTIONS EN BAMBOU



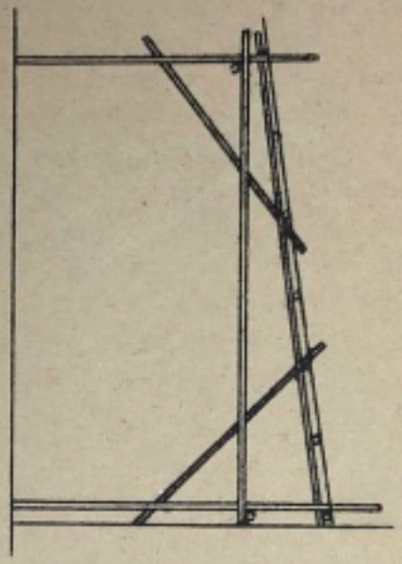
1.



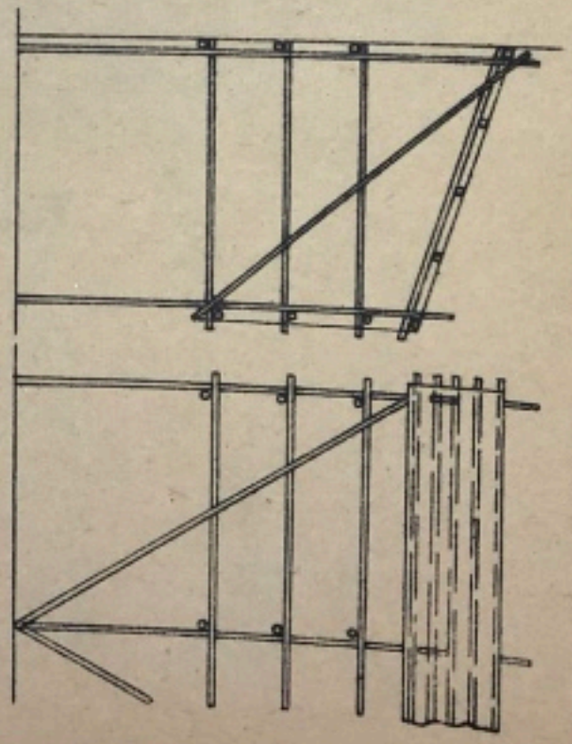
2.



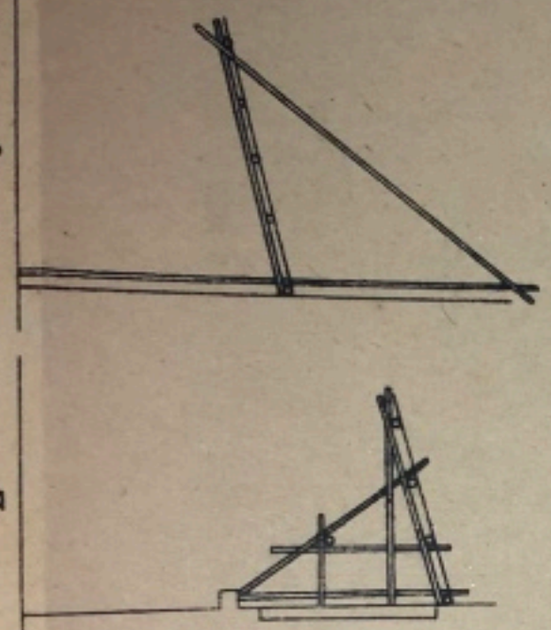
3.



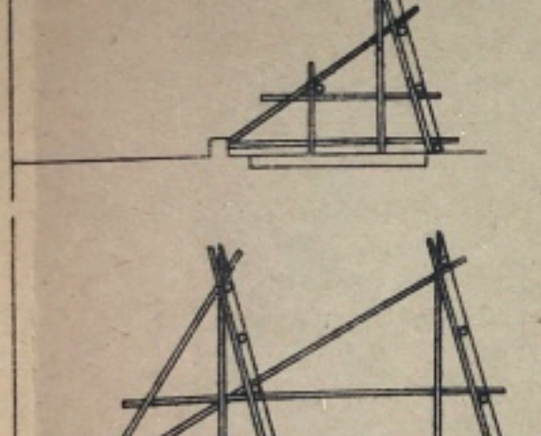
4.



5.

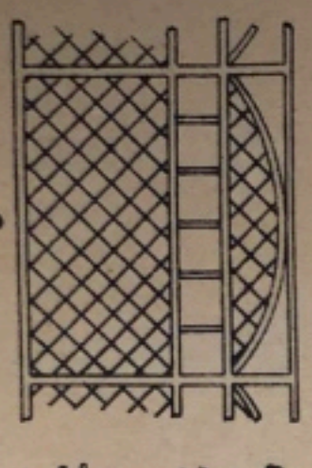


6.

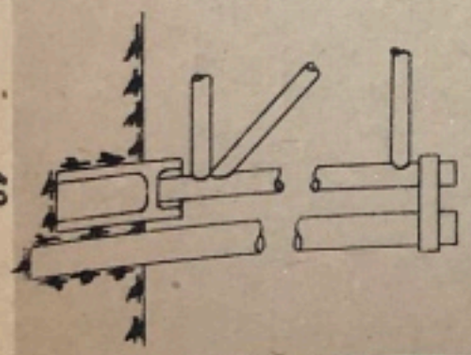


7.

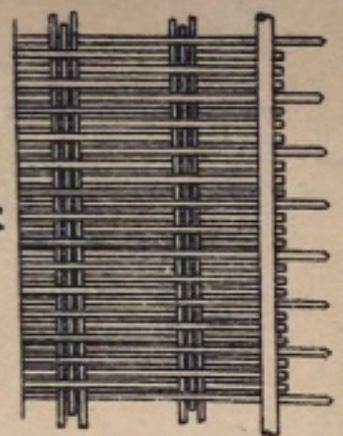
8.



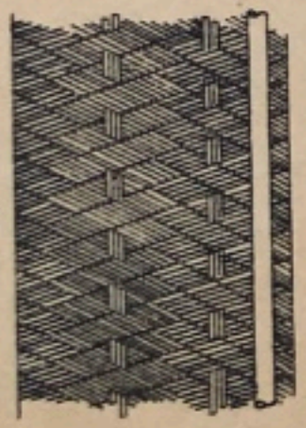
9.



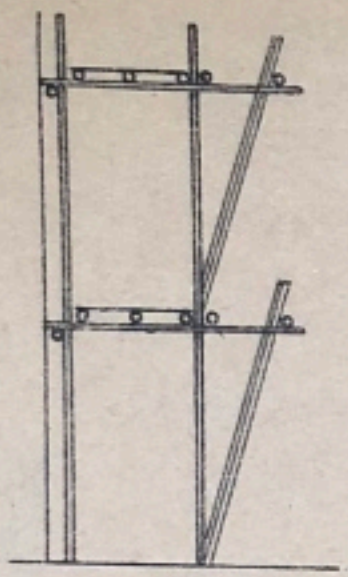
10.



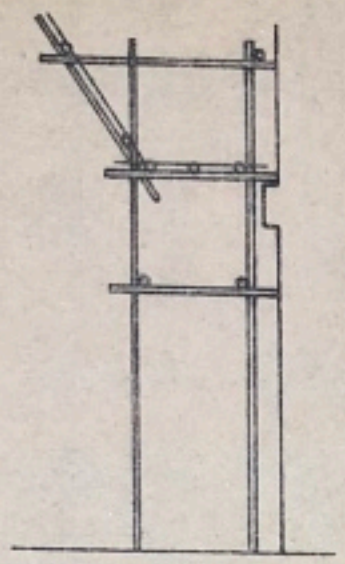
11.



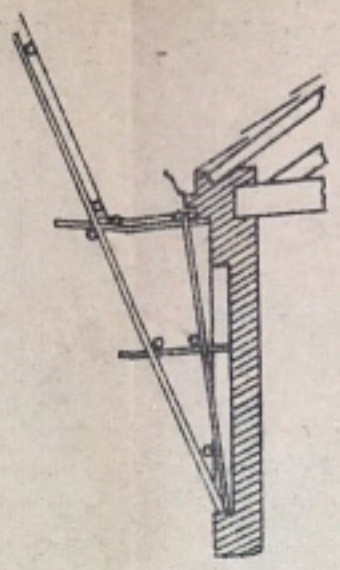
12.



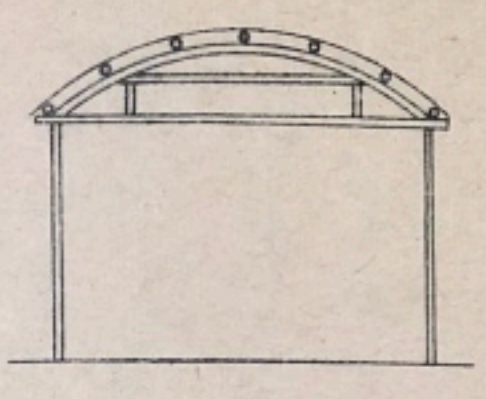
13.



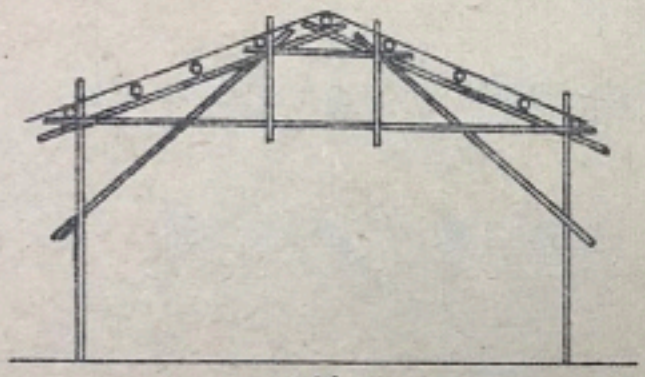
14.



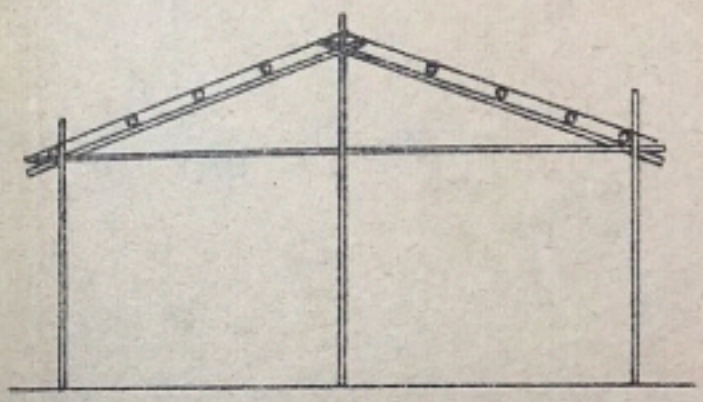
15.



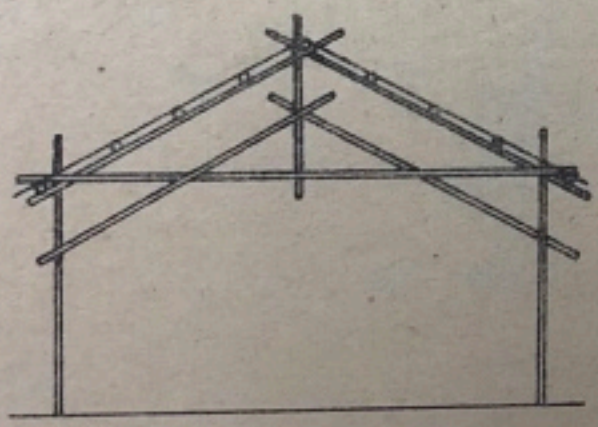
16.



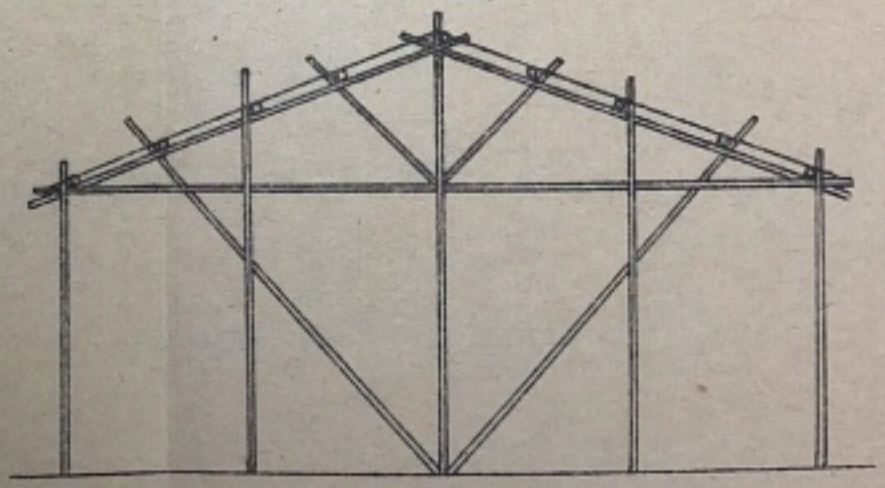
18.



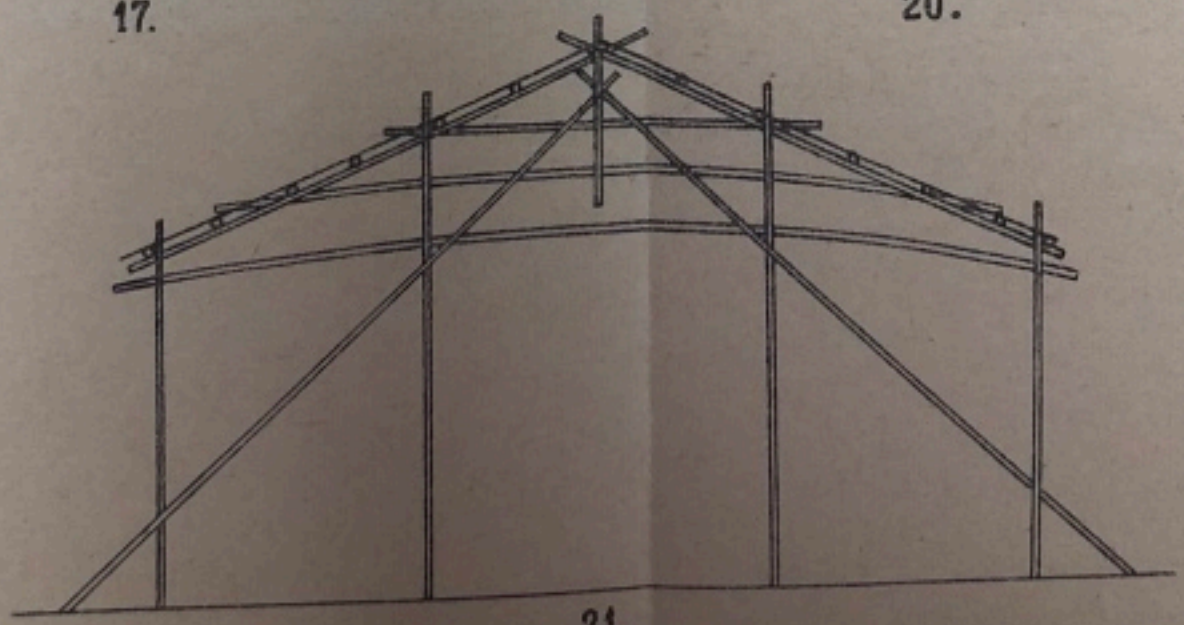
19.



17.



20.



21.

II — RÉTRÉCISSEMENT DU BAMBOU

Espèce	Selon le: Rayon	La Tangente	La Longueur	Le Volume	la Circonférence intérieure ou extérieure:
Sinocalamus officinis	4.0 ± 0.5	5.0 ± 0.5	–	1.0 ± 0.5	5.0 ± 0.5
Phyllostachys edulis	4.0 ± 0.5	7.0 ± 0.5	0.15	10	–

Le bambou donne un matériau solide, dont la durée peut être évaluée à plus de quatre ans. Mais parmi les défauts du Bambou, il faut compter les trous faits par les vers.

Pour connaître les propriétés mécaniques du Bambou, on pourrait citer le travaux des Professeurs Johnson, Ulrich, Captain, Bond etc. Nous nous contenterons du résumé suivant:

III — PROPRIÉTÉS MÉCANIQUES DU BAMBOU

(Livres par pouce carré)

Source:	Taux de rupture	Taux de compression	Taux de flexion	Elasticité	Taux de cisaillement longitudinal
National Bureau of Forest Research, Nanking (8)	10,630	8,348	—	—	—
Whangpoo Conservancy Board, B. Ekelund (9)	14,000	5,500	13,300	1,660,000 compression & rupture	1,033 (vert) 1,183 (sec)
Massachusetts Institute of Technology H. K. Chow (10)	19,700 exposé à l'air 17,700 desséché 17,300 si resté un an dans l'eau	6,400	(rupture) 2,300,000 à l'air ou desséché 2,000,000 si resté un an dans l'eau		2,000 avec le noeud 2,740 sans le noeud
Université de Nanyang Prof. H. S. Dickerson (11)	18,670	10,090	120,000	1,270,000 rupture 1,280,000 croisement 770,000 compression	1,296

(9) — "Tests on the Mechanical Properties of Bamboo", H. F. Meyer and B. Ekelund. Proceedings of the Engineering Society of China, vol. XXII Nº 7, Session 1922-1923.

(10) — Thèse présentée à la Faculté du MIT, 1914.

(11) — Tests non publiés pratiqués par K. H. Shih.

Nous n'avons pu inclure dans cette table les chiffres de l'Institut Aéronautique de Chengtu (Szechwan) demeurés confidentiels, à cause de leur intérêt militaire (voyez note 20). Disons seulement que le "National Bureau of Forest Research", Nanking, continue ses enquêtes touchant les propriétés mécaniques du bambou, aussi bien que sa culture et sa conservation (12).

Ainsi, en ce qui concerne la compression et la flexibilité, le bambou l'emporte de peu sur le chêne, le hêtre, le pin et le sapin. Pour la rupture la force du bambou n'est dépassée que par celle du hêtre.

En ce qui concerne la flexibilité, le bambou diffère de tous les autres bois, à cause de la forme particulère de la section de la tige.

Cependant la faiblesse du bambou par rapport à l'usure limite son emploi dans la construction moderne. Passons donc en revue, maintenant que nous avons étudié ses propriétés, les diverses utilités du bambou.

Habituellement, l'artisan se sert de ce matériau pour effectuer les travaux suivants: 1. le mobilier (13) 2. les échelles 3. les cages d'oiseaux comme aussi les cages de ménagerie 4. des paillassons 5. des chapeaux 6. les brosses 7. l'attirail de pêche 8. des mâts de bateaux et des grilles de navire. 9. des corbeilles. 10. des instruments de musique (14) 11. des cloisons et écrans, 12. les bâtons de portefaix, échalas, 14. des cannes, 15. des motifs décoratifs etc (15). On emploie beaucoup le bambou comme bois à brûler, du moins les feuilles et tout ce qui ne serait pas utilisable autrement, car sans cela ce ne serait pas un chauffage économique.

---

(12) — The China Year Book, 1946.

(13) — Cf Dyer Ball, *Things Chinese*, 5ème éd., Shanghai 1925, p. 59-63. — Rudolf P. Hommel. *China at work*, New-York 1937, donne des photos p. 303, de fauteuil en bambou; p. 308, de lit en bambou: "Le bois du bambou, lisse, uni et susceptible d'un beau poli, admet de même des incrustations d'or, d'argent, d'ivoire".

(14) — Cf Amyot, De la Musique des Chinois: "Il semble que la nature en le produisant (le bambou), l'a destiné en particulier à l'usage de la musique. Le vide qui se trouve dans l'intérieur d'un noeud à l'autre; la distance et la proportion entre ces noeuds; cette dureté et cette incorruptibilité qui assurent au bambou une si longue durée; tout, en un mot, semble inviter l'homme à essayer si en soufflant dans des tuyaux que la nature elle-même a pris soin de préparer, il ne pourrait pas en tirer des sons propres à l'harmonie. C'est ce que firent les premiers habitants de la Chine & ce qui les conduisit à l'invention de leur musique" (*Mémoires concernant les Chinois*, Paris 1780 t. VI p. 64).

(15) — Citons encore: 16. les canalisations d'eau, 17. les étuis, supports et tubes de lunettes astronomiques. On sait aussi que les jeunes pousses de bambou entrent dans la cuisine chinoise.

Mieux encore. Dans le Supplément à l'art militaire des Chinois, planche XV, fig. 69, les notes explicatives (p. 360 des *Mémoires concernant les Chinois*, t. VIII, Paris 1782) rendent compte du "Modèle du Canon de Bambou, nommé le Général sans pareil", avec cette observation savoureuse: "L'avantage de ce canon, qui peut suppléer aux canons de métal, consiste principalement dans la facilité de transport" (L'extérieur du canon de bambou est cerclé de cordes). Cf aussi, même volume, fig. 79, pl. XVI, le "Tuyau de feu chinois en bambou".

On s'est aussi demandé si l'on ne pourrait pas en tirer de la pulpe pour la fabrication du papier; les nombreux travaux entrepris dans ce sens n'ont pas conduit jusqu'ici à des applications pratiques (16).

Plus intéressant est l'emploi du bambou dans le béton armé, tel qu'il est pratiqué par le "Whangpoo Conservancy Board", spécialement en combinaison avec l'acier pour les murs de soutènement.

La Szechwan-Hankow Railway Co a utilise pareillement le bambou pour des expériences (béton armé pour soutènement) (9). Sans parler du bambou, il est impossible de traiter de l'architecture chinoise (17).

Ce matériau entre notamment dans la construction des hangars, des barrières, des échafaudages; l'on fait aussi des habitations en bambou. Tout ceci, d'ailleurs, selon un plan strictement fixé d'après des lois non écrites et avec des caractéristiques transmises oralement d'homme à homme, ayant leurs racines dans une très lointaine antiquité; le bambou a été, à ce qu'il semble, le premier matériau employé en Chine dans l'architecture.

La technique de la construction en bambou est simple: on fiche des étançons et ce travail est rendu plus stable en fixant des crochets aux murs si, à proximité, se trouve une bâtisse; des poutrelles transversales et des arcs-boutants s'élèvent alors. Au besoin même, des échelles de bambou serviront d'échafaudages, puisqu'on les fixe horizontalement entre deux armatures. On y ajoute quelquefois des supports auxiliaires en bambou, que l'on démonte une fois la construction achevée. Les bambous sont attachés entre eux avec des cordes de bambou, des roseaux, de l'herbe même, ou des fils de fer: les taquets sont rarement utilisés. Les extrémités des perches et des étais ne sont généralement pas coupées, puisqu'ils pourront resservir de nouveau après qu'on les aura démontés. Si le bambou est fendu, on le renforce avec des liens. La toiture est faite de cette sorte: Les paillassons sont liés aux poutrelles, liées à leur tour aux pannes.

Les pannes sont liées à la maîtresse poutre. Celle-ci comme la panne extérieure est supportée par un étançon. Dans le hors-texte (*figure 1*), la solive du toit est représentée en plan.

A, étançon — B, maîtressse poutre — C, panne — D, poutrelle

---

(16) — Au XVIIIème siècle on a pourtant fait du papier de bambou: "On brise ses tiges (au bambou), on les fait macérer dans l'eau et de la pâte qui en résulte on fabrique différentes espèces de papiers". Plus loin le même auteur ajoute: "Bouilli dans l'eau de chaux et mis sous la presse, il peut encore se couvrir d'empreintes qu'il conserve toujours. M. Delatour possédait dans son cabinet plusieurs cylindres de bambou chinois sculptés et imprimés, remarquables par la délicatesse et le fini du travail" (Grosier, *De la Chine*, Paris 1818, t. II. p. 383; — cf Mémoires concernant les Chinois t. IV, Paris 1779, p. 486). — *N. D. L. R.* Mais cf. 森林系朱會孝著,竹林通稱原料之檢討,南京金陵大學農林, 1936.

(17) — "*A Brief History of Chinese Architecture*" D. C. Mirams, Kelly & Walsh, Shanghai, 1940.

On sera sans doute content de connaître les dimensions et les noms chinois et anglais des principaux éléments de construction:

TABLE IV — NOMENCLATURE CHINOISE ET ANGLAISE

Etançon, (pilier) *Stanchion* 尤指支柱	Diamètre: 2" — 4"
Arbaletière (Maîtresse poutre), *Principal rafter* 大椽子	1 1/2" — 2"
Panne, *Purlin* 桁條	2" — 2 1/2"
Chevon, Poutrelle, *Common Rafter* 椽	1" — 1 1/2"
	ou 1 1/2" à plat
Tendeur, Entrait, *Tie beam* 過梁	2" — 3"
Potelet, Etai, *Strut* 撐木	1 1/2" — 2"

Les étançons sont quelquefois composés: deux perches verticales sont réunies comme dans une échelle, par des étais horizontaux ou inclinés.

Les outils dont on se sert pour ces constructions en bambou sont: 1. la scie à main 2. un large coutelas semblable à un hachoir servant à fendre et à hacher etc. 3. une tarière pour faire des trous 4. un mouton (masse pour marteler) et 5. des pinces, si l'on se sert de fil de fer. Nous en savons maintenant assez pour comprendre la fabrication des constructions en bambou:

Les Hangars 披屋 — Le principal emploi du bambou est la construction de hangars. On en distingue quatre modèles différents: A. Hangar à toit protégeant du soleil (*Figure* 2). B. le type véranda (*Fig.* 3, 4 et 5.). C. le type surplombant (*Fig.* 6) D. Le type à fenêtres (*Fig.* 7 et 8).

Les hangars à toit protégeant du soleil (avec toit plat) sont surtout construits pour l'été et démontés en automne: il se caractérisent par une basse traverse et des arcs-boutants.

Les vérandas sont de type incliné, s'appuyant sur une solide bâtisse elles contiennent une travée ("un *kè*" 間) (*Fig.* 3), ou même 2 chambres et plus (*Fig.* 5). Une large véranda requiert un étançon médian.

Le type surplombant, rarement employé, (*Fig.* 6) est construit quand il n'y a pas moyen d'employer d'étançon, dans un passage encombré par exemple. L'on distingue enfin deux modèles de hangar à fenêtre: à fenêtre simple (*Fig.* 7), à fenêtre double (*Fig.* 8).

L'inclinaison minimum pour les vérandas est approximivement 1:20.

Les barrières 籬笆. Les barrières décoratives ou de fantaisie sont des constructions durables d'ordinaire renforcées par des jointures (*Fig.* 9). Les portes de barrière sont aussi entièrement en bambou, sans aucun gond métallique. La porte est d'ordinaire du type de la poutre en N, avec un arc-boutant incliné; le montant de porte sert de pivot, avec une hausse sur une portée de bambou et guidée par un lien de bambou au sommet de la barre, (*Fig.* 10).

Mais il y a encore d'autres barrières que les barrières de fantaisie. On les divise communément en deux espèces; selon qu'elles sont faites: A. Avec des bambous de 2" de diamètre fendus de façon à obtenir une largeur de 1—1 1/2", posés verticalement, quelquefois surmontés de barbelés (*Fig.* 11). La hauteur maximum est d'environ 8'.

B. Avec des bambous non fendus de 3/8"—5/8" de diamètre et inclinés (*Fig.* 12). La hauteur maximum atteint jusqu'à 15'.

La distance entre les ponteaux, qui dépend de la force du vent, de l'apparence qu'on veut donner à la barrière etc, est, en général entre 5 et 8' et les ponteaux sont enfoncés en terre de 10" à 1'2".

Pendant que l'on met en place une haute barrière, on prépare un échafaudage temporaire formé de plusieurs bambous inclinés de telle façon que l'une des extrémités soit en contact avec la barrière sur environ 5' du sol et que l'autre touche la terre à environ 5' de distance de la barrière; une poûtre horizontale rejoint le milieu de ces bambous inclinés et sert d'échafaudage.

Les barrières sont une proie facile pour les incendies, surtout lorsqu'elles sont revêtues d'un enduit de goudron protecteur contre l'humidité; encore peut-on facilement les protéger contre le feu.

L'avantage qui résulte des barrières en bambou c'est qu'on peut les bâtir en forme de courbes, par exemple dans des coins de propriétés etc. De plus, lorsqu'il s'agit de réparation, les tiges de bambou cassées sont simplement remplacées par de nouvelles, sans aucune difficulté.

Les Echafaudages 鷹架—La facilité qu'il y a à construire et à démonter fait du bambou en Chine, où le bois est rare, un matériau inégalé pour les échafaudages. L'échafaudage de bambou combine à la fois les éléments d'une barrière, et ceux d'une cabane inclinée. Les couches protectrices de paillassons inclinés servent à protéger l'ouvrier en même temps qu'elles défendent le passant contre la chute des briques etc.

On se sert beaucoup de poteaux unis entre eux. La partie horizontale de l'échafaudage est graduellement montée jusqu'aux prochains supports, une fois l'oeuvre achevée dans une section donnée. Parfois la couche protectrice du bas est verticale (*Fig.* 13), parfois elle sert toute de barrière.

Les échafaudages des peintres d'enseignes (*Fig.* 14) ressemblent à ceux désignés ci-dessus. Les échafaudages pour les bords de toits (*Fig.* 15) servent pour couvrir le toit d'ardoises, pour mettre des tuiles, ou encore pour les réparations.

Les maisons. 竹舍—Une maison en bambou se compose de deux éléments principaux: la ferme de charpente (l'armature) et le mur. La première est faite de nattes ou bien construite comme les barrières, avec

autant de fenêtres et de portes qu'il convient, quelquefois protégée avec de la paille ou du maïs, ou recouverte de boue et encore de chaux pour prolonger son existence. Les divisions de la maison de bambou sont souvent d'un modèle avec ferme (armée), ou bien construites comme des murs.

Le plancher est d'habitude en terre battue. Les fermes posées sur étançons sont recouvertes de nattes ou de deux couches de nattes séparées par du papier huilé et qui servent de simple protection.

A cause de leur flexibilité qui les fait s'infléchir, les fermes exigent un plus grand nombre d'étançons et de renforcements. La partie souterraine de l'étançon dépend de l'état du sol, de la nature des armatures, maïs d'ordinaire ne dépasse pas 2'. Dans tout ce travail on se sert rarement de la hache.

En règle générale, les maisons de bambou sont construites à une distance minimum de 2' de la barrière ou de la bâtisse voisine.

La distance entre les armatures varie avec les types, la forme du toit etc. mais on peut compter de 10' à 12', et guère plus de 15'. Voici les différents types habituels. On remarquera que les fermes en N ne se font pas en bambou.

A. Une ferme en forme d'arc pour une portée de 8-10' (*Fig.* 16) utilisée principalement pour l'ornementation.

B. Un poinçon de comble de 10-12' pour une portée de la ferme (*Fig.* 17)

C. Une jambette de 12-15' pour une portée de la ferme (*Fig.* 18) qui sert quelquefois, de même que le précédent, comme appentis de portes.

D. Une ferme pour une portée de 15-20' (.*Fig.* 19), combinaison de deux hangars contigus.

E. Une ferme pour une portée de 20-25' (*Fig.* 20); qui est très solide.

F. Poinçon et jambette de 25-30' pour une portée de ferme (*Fig.* 21).

G. Jambette de ferme 30-35' de portée

Les supports inclinés sont souvent réunis (*Fig.* 22).

H. Une ferme de toit de 35-40' de sécurité (*Fig.* 23)

Il faut remarquer les entraits courbés des *Fig.* 21, 22, 23, destinés à empêcher les bambous de s'infléchir.

Le poids approximatif d'un toit en bambou est par pied carré de terrain couvert environ 1 livre — 1 livre 1/2 selon notamment l'espèce de paillassons utilisés pour le recouvrir. A titre de comparaison, on notera que le poids approximatif d'un toit en tôles ondulées et des pannes d'acier est de 7 à 9 livres par pied carré de terrain couvert; le même avec des ardoises, des planches et des pannes d'acier, jusqu'à 15 à 20 livres.

L'emploi de toiles pour recouvrir le toit peut améliorer le bâtiment et en faire un logement d'habitation ou un magasin avec ce bénéfice que le temps requis pour l'ériger ou le démonter est beaucoup plus réduit. On peut aussi mettre sur les fermes en bambou des plaques d'amiante, des feuilles de fer galvanisé, ou des plaques de métal.

L'érection des fermes exige l'emploi de supports temporaires qu'on retirera quand tout sera achevé.

D'une manière générale, en ce qui concerne les éléments de ferme les maîtresses poutres, les poutres tendues, et les étais, le bambou est excellent. Pour faire des pannes, des faîtes et les poutres communes, le bambou est fort convenable. Comme poinçon et jambette d'une certaine longueur, le bambou est bon. Mais en cas de tirants le bambou a besoin d'un plus grand nombre d'étançons ou de supports inclinés.

Avec un fort entrait on peut souvent bâtir une maison. Les maisons en bambou servent à beaucoup d'emplois: quartiers de résidence, garages, boutiques, entrepôts, étables, ateliers etc. L'auteur a même observé récemment à Chungking un cirque construit entièrement en bambou.

Autres usages. — Le bambou sert encore pour des:

A. constructions décoratives: arches, tonnelles etc. Son emploi, dans ce cas est fréquent. Le bâti de l'arche est décoré avec des guirlandes de soie ou de papier, des lampions, des portraits, des devises etc.

B. Antennes de radio et mâts de drapeaux. Lorsqu'ils dépassent 30' de haut, ils sont renforcés avec des étais en forme de croix à leur milieu (*Fig.* 24). Il ne faut pas oublier que le bambou a tendance à se plier sous l'effort de tensions inégales, de la sécheresse, des vents.

C. Ponts. Le bambou ne sert presque que dans le cas de ponts suspendus (*Fig.* 25) ayant jusqu'à 225 mètres de long avec des portées de 63 mètres. La suspension est faite de cordes spéciales en bambou joints à onglets que l'on remplace tous les ans; les cordes de bambou sont attachées à des piliers de bois chargés avec des pierres pour les fixer ([18]). On distingue deux espèces de cordes de bambou: les 竹絕 faites en fibre de bambou et les 牽籐 faites en bambous tressés, ces dernières étant deux fois plus fortes; leur force à la rupture est respectivement 12,830 et 22,500 livres par pouce carré,

Le bambou pourrait avoir aussi son utilité dans la composition des ponts dans les éléments portant tout l'effort de la compression. Le bambou sert encore pour les batardeaux, construits en élevant deux fortes palissades avec un vide de 3 à 5 pieds de largeur, rempli de boue ([19]).

---

(18) — "*A Naturalist in Western China*", E.H. Wilson.

(19) — "Chinese Bridges", H.F. Meyer, Proceedings of the Engineering Society of China, vol. XXVIII, Session 1928-1929.

D. Flottage. Les trains de bambous flottants sont très commodes, le bambou, lorsqu'il n'est pas fendu, ne trempant pas (Voyez ci-dessus les propriétés du bambou). Le bambou fendu et complètement trempé s'enfonce dans l'eau.

E. Constructions souterraines. En cas de caisse de pilotis, canalisations, abris retranchés, parois de puits, on a là encore les éléments d'une barrière; pour renforcer les murs et faire des écrans de camouflage. On a déjà cité les batardeaux.

F. L'emploi du bambou pour les glisseurs et le matériel d'avion est bien connu. Nous avons dit que l'Institut Aéronautique de Chengtu, Szechwan, a entrepris des recherches poussées concernant les propriétés physiques et mécaniques du bambou et aussi son utilisation pratique. Une bibliographie déjà considérable a été consacrée par cet Institut à ce sujet ([2]).

Il est temps de conclure. Dans les éléments de construction supportant un effort de compression, le bambou est bon; mais il a de moindres qualités dans le cas de traverses.

Pour la résistance à la rupture le bambou offre de maigres ressources.

Aussi bien, les avantages du bambou employé en construction peuvent-ils se résumer sous trois chefs:

1.—Facilité pour ériger et pour démonter; le bambou ne réclame pas de main d'œuvre qualifiée, et s'assemble rapidement. Le temps moyen nécessité pour l'érection d'une demeure en bambou couvrant 800 pieds carrés (20×40') n'excède guère de 120 à 150 heures de travail. Pour la démonter, il faut encore moins de temps.

2.—Facilité de transport du matériau. Un camion chargé d'une tonne et demie suffit pour amener les éléments de cette maison couvrant 800 pieds carrés.

3.—Commodité de l'aération et de la ventilation. En cas d'entrepôt de denrées périssables, ce point est très important.

Ces remarques montrent l'utilité des constructions en bambou, et soulignent leur importance spécialement du point de vue militaire, durant le service en campagne.

Chungking, 30 mars 1947.

---

(20) —航空委員會,航空研究院,研究報告第十號;"川產楠竹性質之研究",余仲奎,沈蘭根.

第二十六號:"層竹之創造",余仲奎 etc., 1945.

第二十七號:"產慈竹性質之研究",余仲奎,沈蘭根 etc., 1946.

LA PRESSE JUIVE A SHANGHAI, NOTE ADDITIONNELLE

Rudolf **LOWENTHAL**

Yenching University, Peiping;
détaché à Cornell University, Ithaca, New York

Mr. U. Rozenbes du Yiddish Scientific Institute "YIVO" à New-York, branche de Shanghai, a bien voulu nous présenter les exemplaires ou les titres de quatorze périodiques additionnels qui vont faire l'objet de cette note(1). La plupart n'ont d'ailleurs eu qu'une durée éphémère. Nous profitons de l'occasion pour exprimer à Mr. Rozenbes nos sincères remerciements.

Evrejski Golos s Dal'nego Vostoka ou *La Voix juive d'Extrême-Orient* apparut comme un numéro spécial en août 1942, à l'occasion du trentième anniversaire du "Agudath-Israël".

L'Agudath-Israël, une organisation religieuse mondiale d'études hébraïques, fut fondé en 1912 à Kattowitz (aujourd'hui en Pologne) et de là se répandit sur les différents pays d'Europe et d'Amérique. Son but est d'examiner les questions "concernant les Juifs en Palestine et en la Diaspora du point de vue de la Torah". Une attention toute particulière est prêtée à l'éducation de la jeunesse. Les jeunes gens reçoivent une instruction à la fois théologique et générale; les jeunes filles suivent des cours dans des écoles dont s'occupe l'organisation des femmes, Beth-Yakov. Une société rigoureusement orthodoxe, la Poalei-Agudath-Israël prend soin de l'instruction religieuse des ouvriers.

The Jewish Voice (La Voix Juive) contient 20 pages et est imprimée en russe (6 pages), en anglais (3 pages) et en Yiddish en lettres hébraïques (13 pages). Ce numéro explique les buts de l'Agudath-Israël, la signification de la littérature théologique juive avec un appel spécial à la jeunesse; et les tendances religieuses se manifestent dans les biographies des célèbres rabbis et savants, dont on donne les photographies. De plus, ce journal comprend un certain nombre de réclames commerciales et personnelles.

---

(1)—Voir le précédent *Bulletin de l'Université l'Aurore*, la note de la p. 191.

Future, revue mensuelle en anglais pour la jeunesse, commença à paraître en Février 1947. Il y a une trentaine de pages (le texte, lithographié, n'est imprimé que d'un côté); c'est une publication du Shanghai Jewish Youth Community Center. Les éditeurs et reporters comprennent une quinzaine de jeunes gens et il y a quatre autres jeunes dessinateurs qui ornent le texte de gravures et de caricatures. Le public des lecteurs oscille entre les limites d'âge de 5 à 18 ans. Il y a des pages spéciales pour les jeunes filles et les petits enfants; mais dans son ensemble la revue traite d'un grand choix de sujets variés: Littérature, art, sports, mouvement scout, danses, activités théâtrales, conférences données par des officiers américains etc. Une couleur spécifiquement juive est donnée à la revue par sa section religieuse et par les discussions pratiques sur les conditions de vie en Palestine, sur les possibilités d'émigrer là ou ailleurs. La page trois de la couverture signale les évènements du mois: réunions culturelles, évènements musicaux, représentations théâtrales, cinémas, conférences religieuses et politiques faites par les diverses organisations juives.

Jiskor "Numéro commémoratif 19 avril 1943-19 avril 1947" fut publié par le Shanghai Jewish Youth Council en coopération avec diverses organisations affiliées, et il est imprimé par la New Star Company.

Ce petit numéro de 16 pages "commémore la lutte héroïque de nos frères qui sacrifièrent leur vie en faveur de la liberté et de l'honneur juif dans la révolte du Ghetto de Warsovie". Ce tragique épisode inclut aussi le Journal d'un garçon juif qui travailla avec les mouvements de résistance mais qui survécut à de terribles épreuves après avoir été envoyé à différents camps de concentration.

Juedischer Almanach — Ein Sammelheft fuer den juedisch religiösen Gedanken (Almanach Juif, numéro spécial exposant brièvement la pensée religieuse juive). Il est pareillement consacré au travail de l'Agudath-Israël, et du même genre que *La Voix Juive*. Il fut publié après la fin de la guerre du Pacifique par le groupe de langue allemande de cette organisation et il rend compte en dix pages de son œuvre théologique durant la guerre.

Der Kreis (Le Cercle), de la Lion Publishing Co. fut imprimé par la New Star Co. Il n'en parut qu'un numéro, en décembre 1941, alors que, dans le plan primitif, ce devait être une revue d'art mensuelle. Le *Kreis* parut en allemand sous un format carré (en dépit de son titre); le texte ne comprenait qu'une colonne par page. Ce numéro de 24 pages traite de trois articles, l'un sur le langage, les autres sur la musique et la peinture, Ce dernier par l'illustrateur bien connu Fred Schiff qui y reproduit l'un de ses dessins. La dernière page s'intitule "Der Spiegel", le Miroir: c'est une collection d'aphorismes. Les dernières pages de la couverture indiquaient une liste d'articles à paraître dans le prochain numéro; mais le déclenchement des hostilités dans le Pacifique vint mettre un terme à cette publication.

Nasha Zhizn' (Unser Lebn, Notre Vie) "organe national et indépendant de la pensée juive" publié chaque vendredi, fut fondé le 2 mai 1941, par les nombreux Russes de l'Ashkenazi Communal Organisation. Au début, il paraissait en russe et en yiddish (en caractères hébreux). A partir du No 60 (26 juin 1942) une section anglaise fut ajoutée pour le bénéfice des Juifs non-russes. Le No 100, le dernier numéro qui nous soit parvenu, est daté du 2 avril 1943. Apparemment, la guerre du Pacifique a empêché ce magazine de poursuivre sa carrière.

Le numéro de la revue comprend en moyenne de 8 à 1 : pages, un nombre plus grand les jours de fêtes; deux pages sont accordées à la section anglaise, et autant à la section yiddish, y compris de nombreuses photographies. Ce n'était pas une entreprise commerciale: les fonds nécessaires à son lancement vinrent de sources privées et la plupart des services étaient gratuits. Afin de couvrir les dépenses, le taux de l'abonnement fut fixé à $ 36 par an ($ 1 le numéro). En 1943, il fallut élever le prix à $ 120 par an ($ 8 le numéro), à cause de la hausse des prix. Une publicité abondante permettait de payer les frais considérables qu'entraîne la production d'une revue en trois langues.

Le but de *Notre Vie* était triple: 1) promouvoir la culture juive; — 2) établir des contacts entre les communautés juives et celles de l'étranger, en décrivant leurs conditions de vie; — et 3) rendre compte de toutes les activités sociales et culturelles des Juifs de Shanghai dans le but d'encourager la coopération entre les trois communautés, à savoir les Ashkenazi, divisés en deux groupes linguistiques (allemand et russe), et les Sephardim de langue anglaise. Ce magazine s'adonnait d'une façon admirable à chacune de ces tâches offrant, entre autres, des articles sur des communautés aussi éloignées que celles de l'Afrique du Nord ou de la Perse.

Par ses tendances, *Notre Vie* était impartial et non-politique; mais il encourageait la création d'un Foyer National en Palestine, comme le seul refuge qui soit laissé aux Juifs persécutés d'Europe. Des traductions d'œuvres d'écrivains juifs bien connus apparaissaient par extraits; c'est ainsi qu'on y voyait des œuvres de Sholem Ash et de Ludwig Lewisohn. De nombreuses biographies d'hommes célèbres: savants, écrivains, théologiens et hommes politiques etc, y trouvaient place, par exemple celles d'hommes tels que Albert Einstein et J.L. Perez. A en juger par son contenu, *Notre Vie* représentait un remarquable et intelligent effort tendant à donner une vue compréhensive du monde juif, et faisant pour ainsi dire le pont entre les différences linguistiques et idéologiques, entre les divers groupes ethniques et linguistiques.

Enfin, sous les auspices de *Notre Vie*, la Jewish Book Publishing Co. éditait une série de traductions et d'anthologies des écrivains juifs de langue russe et anglaise. L'impression était faite par l'imprimerie du journal russe *Slovo*.

Le premier numéro du *Shanghai Medical Journal (Shanghai i-yüeh yüeh-pao* 上海醫藥月報*)* fut publié en juillet 1942 par la Bury Publishing Co. et imprimé par les Agences Zenith. Ce numéro forme réellement le No 10, volume II, de son prédécesseur, le *Journal of the Association of Central European Doctors*, lancé en octobre 1939. Cette revue mensuelle en trois langues paraissait sur environ 16 pages en anglais, allemand et chinois. Le Dr. Th. Friedrichs, l'éditeur, donnait dans ce *Journal* les derniers renseignements concernant les progrès de la médecine à l'étranger et les intérêts professionnels à Shanghai. La publicité abondante consistait presque exclusivement en produits médicaux; le dernier numéro que nous ayons reçu date de novembre 1942. Dès lors, du fait de la guerre du Pacifique, les communications ont été interrompues: les données contenues dans le Journal ont, du moins, comblé une importante lacune.

La *Tikvah Star*, organe officiel de la Tikvah—S. J. Y. A. Organisation apparut pour la première fois en janvier 1947. Ce mensuel anglais, de même que *Future*, est tapé à la machine et lithographié; il a 10 pages ou plus; le texte est parsemé de dessins et de caricatures. Le but de *Star* est "d'enrôler sous sa bannière le plus possible de jeunes gens juifs âgés de 17 à 24 ans et de leur assurer un programme ayant pour but de promouvoir la cause et le bien-être du peuple juif". Le contenu laisse voir qu'il y a aussi des efforts de la part des jeunes filles pour former une section spéciale de cette organisation.

Youth for Youth (jeunesse au service de la Jeunesse) commença de paraître le 15 mai 1946. Ce mensuel de langue anglaise comprend 72 pages avec quelques gravures sur bois; il est très varié; il se compose principalement de contributions faites par des jeunes de 14 à 20 ans, articles généralement courts et de caractère inégal. Les éditeurs essaient apparemment d'encourager le lecteur à écrire à la revue et pour la revue. Ils offraient même une récompense substancielle pour la meilleure pièce en un acte. Tout ceci fut fait afin de laisser la jeunesse disposer elle-même sa propre revue. C'est là une tentative qu'il était intéressant de signaler.

Enfin, nous n'avons pu trouver de trace des publications suivantes:
1) — The *New Zionist Review*, publiée par l'organisation sioniste Kadima de Shanghai en 1935; il n'en parut que cinq numéros.

2-4) — les trois hebdomadaires allemands: *Die Laterne* (La Lanterne), *Der Mitarbeiter* (Le Collaborateur), et *Die Tribuene* (La Tribune), ni
5) — du quotidien allemand *Das Journal* (Le Journal).

D'après ce que nous savons, il semble légitime de conclure à ce propos:

La communauté juive de Shanghai a eu un caractère instable, et elle a dû faire face à toute une série de conditions critiques inattendues. Depuis 1934, elle est loin d'être homogène tant du point de vue ethnique,

linguistique, que politique. Des préventions mutuelles se sont faites jour partiellement, jusqu'à l'avant-guerre. Le problème de l'émigration a encore divisé les différents groupes. Des efforts sporadiques tentés par des individus pour fonder des publications chargées de répondre à des besoins urgents, mais temporaires, n'étaient évidemment pas promis à une longue durée, étant donné les circonstances déplorables. *Notre Vie* et le *Shanghai Médical Journal* représentent, chacun dans sa sphère, les efforts les plus remarquables d'une coopération sans restriction pour la solution des problèmes les plus pressants. Les publications d'après-guerre nous aident à comprendre que la jeunesse doit réajuster son standard de vie et qu'il lui faut trouver un but précis à ses aspirations. Les sympathies comme les circonstances l'ont inclinée du côté des Anglo-Saxons, et la langue anglaise lui est devenue le plus important moyen de communication.

BIBLIOGRAPHIE

A Chinese Village, Taitou, Shantung Province.

par Martin C. YANG.

Columbia University Press, New York.

L'auteur nous présente, dans sa complexité réelle, la vie d'un village chinois, situé près de Ts'ingtao, dans les dix ou vingt premières années de la République chinoise. Bien qu'il semble avoir en vue le problème du développement agricole en Chine, il nous brosse en fait le tableau du milieu social, de la "Communauté".

Pour traiter le sujet, voici sa méthode telle qu'il nous l'expose. Plutôt que d'analyser, ainsi qn'on le fait habituellement, les divers aspects: économique, social, religieux, etc. séparés artificiellement du milieu, l'auteur préfère suivre l'individu dans les différents groupes de plus en plus larges et lâches auxquels il appartient, pour décrire chacun de ces groupes dans leurs manifestations concrètes et dans leurs réactions entre eux. Il laisse ainsi vivre la communauté devant nos yeux.

D'où, après quelques chapitres d'introduction sur le site du village, ses habitants, l'agriculture et le standard de vie, trois parties qui répondent aux trois groupes concentriques et d'importance décroissante: la famille (membres, parenté, économie domestique, cérémonial, éducation, prospérité et décadence), le village (organisation: clans, voisins, notables; conflits; chefs), le bourg ou lieu de marché.

L'auteur était particulièrement qualifié pour traiter son sujet. "Marginal man", situé aux confins de deux civilisations, il a pu réfléchir et comparer. Enfant du village et docteur d'université étrangère, il sent les choses par "le dedans" et les expose avec l'objectivité, le détachement du savant. Ainsi que le constate le Dr. Ralph Linton (Introduction, p. VII), "the present book shows how happy the results of such a blending of intimate knowledge and scientific training can be. Although it is not the first study of this sort, it seems to me to be one of the most successful... His (Dr. Yang's) descriptions are both accurate and sympathetic and will be of equal interest to the social scientist and the general reader. One finishes the book with a feeling that these are real, and people very like ourselves"; l'auteur fait preuve d'une connaissance intime de son sujet, et comme par le dedans.

A l'objection possible que le tableau se présente sous des couleurs trop favorables, l'auteur répond que la Chine est aussi vaste et diverse qu'un continent, que d'autre part il s'est efforcé de décrire impartialement les choses telles qu'il les a vues dans son milieu, que "of course, he could not avoid including in his writing some of his own points of view."

Relevons quelques traits qui nous ont paru plus dignes de remarque.

La famille se présente comme une institution basée sur la tradition, la continuité, elles-mêmes assurées par la piété filiale ou le culte des ancêtres, et par l'attachement à la terre. La frugalité du paysan et son désir de la richesse ont leur source dans cette préoccupation d'acquérir la terre qui assurera plus largement l'avenir (bol de riz) et la stabilité de la famille. Au foyer une place prépondérante est accordée au garçon et à la mère, véritable maîtresse de la maison. Le jeune enfant est choyé, mais bien vite il comprend la nécessité du travail et de l'épargne. L'éducation est plus faite d'appel à la tradition que de sévérité. L'enfant chinois arrive tôt à la maturité. Maintenant qu'il voit les avantages d'une instruction à l'école plus adaptée à sa vie, il a, à la différence des temps anciens, le désir de s'instruire.

Pour les relations familiales, l'auteur montre, plus que le fait, le droit, tel qu'il est établi par le milieu et la coutume et formulé dans de nombreux proverbes. L'histoire d'un enfant du village, Tien-Sze — cas privilégié (peut-être l'auteur lui-même) — illustre d'ailleurs parfaitement le droit. En matière d'autorité et de conduite, l'influence du milieu aussi est décisive. La morale est basée sur les convenances, l'accord avec le milieu. "Family reputation is a basic social value". Elle insiste d'abord sur la piété filiale, puis sur la vertu de la femme et l'économie en ménage. Tout fils doit bien se conduire pour ne pas faire honte à ses ascendants. Tant dans le village que dans la famille, la coutume, l'accord avec le milieu a plus de poids que la loi. "Social justice is more important than legal power". Les notables ont plus d'influence que les officiels, d'ailleurs peu considérés. Aucune affaire ne se traite sans leur conseil. Ils arbitrent les conflits, en jouant habilement de la face. Le bon sens chinois sait pertinemment qu'un banquet offert à propos est moins coûteux qu'un procès. L'auteur reconnaît en passant que la Chine n'est pas un pays démocratique, c'est-à-dire que l'individu dominé par le clan a peu de part aux affaires publiques. La notion de "face" est finement analysée. On peut la définir: le sens de la respectabilité. Sans exclure certains côtés puérils de l'honneur, elle est basée sur la bonne réputation et la sociabilité, plus que sur la richesse.

L'auteur n'est pas opposé à cette ancienne civilisation, notamment à ce que le mariage soit conclu par les parents. Notons que sur le point du divorce il se rencontre avec l'Eglise catholique pour en déplorer les conséquences dans la famille et la société. Il traite incidemment de la religion catholique à propos des conflits. D'après lui, les premiers convertis furent des pauvres déclassés attirés par la promesse d'être aidés financièrement et

soutenus par une puissance étrangère dans leurs procès. Se croyant de la race élue, ils se montraient méprisants et agressifs. Les païens, de leur côté, les considéraient comme de viles gens qui refusaient de rendre hommage aux ancêtres et trahissaient leur pays en se mettant à la solde de l'étranger. Plus tard cependant, les nouvelles générations chrétiennes, grâce à une meilleure compréhension du Christianisme, témoignèrent d'un esprit plus social et plus conciliant et s'intégrèrent dans la communauté, tout en continuant à former un groupe à part.

L'auteur ne parle pas des transformations actuelles. Pour l'avenir, il recommande par l'éducation des masses, la recherche d'un harmonieux équilibre entre le milieu traditionnel et un système démocratique et légal. Au point de vue économique, il préconise un groupement des agriculteurs au centre de marché sous forme de coopératives: de crédit, de production (semences, engrais, machines agricoles, etc.), de consommation.

Voici, pour notre part, quelques observations. Forcé d'aliéner partie de ses terres et de dépenser son avoir en contributions de toute nature, le paysan éprouve un sentiment de malaise et d'insécurité. Les fondements de la famille, à savoir l'autorité et la tradition, sont ébranlées sous l'influence des idées nouvelles: dédain du culte des ancêtres et de la croyance, émancipation de l'enfant et de la jeune fille, coéducation des sexes et divorce, mystique de l'économique et conformisme politique. Que sera l'avenir? Pour qu'une nouvelle organisation économique et sociale puisse contribuer efficacement à l'ordre et à la prospérité dans un monde nouveau, il faut que soit reconnue la primauté du spirituel. — S. J.

The Study of Ancient Chinese Classics. — A New Approach, par Tcheng Lin, 鄭麐. II 84 pp. in-12, The World Book Co., Shanghai 1947.

Au dire de plus d'un penseur, l'abandon de l'étude des Classiques a été la cause de la dégénérescence morale et du chaos politique de la Chine: "the cause of China's moral degeneration and political chaos". Il serait donc opportun d'y revenir. Pour d'autres, au contraire, cette étude est incompatible avec la modernisation de la Chine.

Sans se prononcer, Mr Tcheng Lin propose une nouvelle méthode pour connaître et étudier les Classiques, ce précieux héritage d'un noble passé. Antiquité, nombre, destruction, transcription, éditions, correction, traductions, écoles, étude systématique, liste — rare, et fort utile — des sinologues européens anciens et modernes: tout cela est présenté d'une façon intéressante. L'auteur conclut en recommandant trois choses: il faut premièrement, établir des éditions critiques des Classiques; secondement, faire des recherches historiques approfondies; troisièmement, tâcher d'instituer une étude comparative de nos Classiques avec les livres anciens des autres peuples. Les lecteurs du *Bulletin de l'Aurore* (1943, p. 670-675; 1944, p. 365 et 432)

savent que l'*école figuratiste* de Pékin s'est consacrée, il y a deux siècles, à l'étude partielle de ce dernier problème.

Suit une bibliographie chinoise très détaillée, et bien en ordre, pour l'étude des Classiques.

Il est difficile, en cette matière, d'être complet et exact de tout point. Dans la liste des sinologues, on ne voit ni Pétillon, ni des Rotours, ni Tobar etc. En revanche, on se demande à quel titre Alfred Lévêque y figure. Le fait d'être mentionné par Cordier comme ayant écrit une lettre sur Hai-men ne saurait suffire. Pelliot n'a pas traduit le *Tao-té king*. Il a seulement, dans le *T'oung Pao*, en 1912, "autour d'une traduction sanscrite du *Tao-tê king*", fait, à son habitude, de savantes remarques sur un grand nombre de sujets. — Enfin une table des matières serait bienvenue.

Cet ouvrage constitue une sorte de manuel pour l'étude des Classiques. On le consultera avec profit. L'auteur est connu pour ses traductions anglaises de quelques classiques: *L'art de la guerre*, par Suen Ou, *le Prince Tan de Yen*, etc.

(Bureau Sinologique, Zi-ka-wei)

CHRONIQUES ET NOUVELLES

(Juillet — Août — 1-15 Septembre)

La vie à l'Aurore pendant les vacances. — Les vacances d'été libérant en partie les nombreux bâtiments de l'université, ceux-ci ont immédiatement été mis entre les mains d'équipes d'ouvriers pour les réparations qui s'imposaient. En particulier, il a fallu effacer les dernières traces de l'occupation japonaise en repeignant les corridors et escaliers du grand bâtiment des Facultés, et en remettant à neuf la grande salle des Fêtes. Les logements des étudiants ont été aussi repeints ainsi que le bâtiment de Chimie.

En même temps, l'on organisait les locaux de l'ancien Hôpital Baudez, sur le terrain de l'hôpital Sainte Marie, pour servir de "Foyer" pour les jeunes filles qui étudient à l'Aurore. Une soixantaine de pensionnaires pourront être reçues dans ce nouveau local dont l'administration et la surveillance ont été remises entre les mains des Mères Auxiliatrices. L'insuffisance de ces bâtiments nous a obligés à conserver une vingtaine de chambres pour étudiantes au Couvent du Sacré Coeur qui, une fois de plus, a bien voulu nous aider à loger ainsi des élèves de l'Aurore dans des chambres qui devraient normalement revenir à celles de l'Aurora College. Nous ne saurions leur en être trop reconnaissants.

Il ressort de tout cela qu'il devient urgent de songer à nous agrandir. L'afflux des étudiants est tel que l'on a dû faire des miracles d'ingéniosité et imposer aux internes une compression plus forte pour pouvoir héberger tous les nouveaux étudiants qui nous arrivent de tous les coins de la Chine.

Toutes ces réparations n'ont d'ailleurs pas empêché nos bâtiments d'être mis à contribution pour des examens, des cours du soir, des réunions aux buts extrêmement divers. Bref, la vie à l'Aurore ne s'est guère ralentie pendant les vacances, malgré la vive chaleur qui a régné pendant tout l'été.

Visite aux Anciens de Hankeou — Vers la fin de juillet le P. Bonnichon se rendit à Hankeou pour y organiser les examens d'entrée à l'Université. Il fut très heureux d'y rencontrer le groupe compact et actif des Anciens de l'Aurore. D'abord leur Président le Dr. Tcheou Ki-liang (周紀良) et l'infatigable animateur qu'est depuis de longues années M Jean Tien (田麟章). Ensuite un bon peloton de Médecins qui tiennent à Hankeou le haut du pavé médical. Enfin plusieurs anciens du Droit et des Sciences. Un déjeuner amical réunit presques tous les anciens qu'on put atteindre avec le P. Bonnichon. Celui-ci donna des nouvelles de tous, et surtout de l'Aurore elle même, dont il relata les nouveaux progrès et qu'il montra toute orientée vers l'avenir. Le Président et M. Tien parlèrent à leur tour, et dirent leurs efforts pour se maintenir en contact avec nous, pour aider aussi de jeunes camarades au moyen de bourses. L'an dernier, en effet, l'Association des Auroriens de Hankeou a généreusement offert trois bourses en faveur d'étudiants pauvres. C'est là un magnifique exemple à proposer à tous. Le Dr. Tcheou Ki-liang, en remerciant l'Aurore de leur avoir envoyé un messager, exprima le désir qu'après le P. Wang des Sciences en 1946 et e P. Bonnichon du Droit en 1947, il leur fût permis de recevoir un envoyé

de la Médecine. Nous espérons que ce souhait se réalisera, puisqu'aussi bien, à Hankeou, notre Faculté de Médecine est justement réputée, grâce aux excellents médecins qu'elle a envoyés sur les bords du Tchang-Kiang.

Voici la liste des Anciens présents à la réunion:

周紀良	吳　景	劉敦健	摩仲琴
田麟章	許熊春	顧培基	劉蓉環
孫鴻虎	孫才宏	余家鎮	劉耀祖
萬汶錕	張黎錡	李冠義	周業禮

Il faut y ajouter le Dr. Lo Tchong (羅忠) retenu chez lui ce jour-là par la naissance d'une fille.

Examens à Hankeou — Les candidats se présentèrent nombreux: plus de 350, malgré l'éloignement de Shanghai, la difficulté du voyage à entreprendre si l'on est reçu, et l'inévitable cherté des études à Shanghai dans une Université privée. — Les examens eurent lieu à l'Ecole des Frères Maristes, Fa Han (法漢) et nous devons les remercier de leur inlassable complaisance. Les étudiants actuels de l'Aurore, en vacance dans leur famille à Hankeou, se muèrent pour quelques jours en surveillants de compositions et remplirent parfaitement ce rôle ingrat. Ils ont droit aussi à des remerciements bien mérités pour leur dévouement.

Voyage à Hangchow — A la fin du mois d'Août, pour répondre à une très aimable invitation des médecins et de la Soeur Supérieure de l'Hôpital Catholique de Hangchow, trois professeurs de l'Aurore, le Dr. Chardronnet, Professeur d'anatomie, le Père Audic et le Père Flamet allèrent passer trois jours dans la belle capitale du Tchekiang. Jours bien employés: visites au magnifique lac, au célèbre pont, aux historiques pagodes. Visite aussi des hôpitaux: l'hôpital catholique, l'hôpital Kwan hi, la léproserie: ces dernières visites nous donnèrent l'occasion de revoir le Dr. Königstein, ancien assistant de bactériologie à l'Aurore, et qui fut là-bas le guide le plus compétent et l'hôte le plus affable. Enfin, sous la présidence de Son Excellence Mgr. Deymier, Archevêque de Hangchow, joyeux dîner d'Auroriens où nous avons reconnu, entre autres: Mr. Marius Ou, Les Drs. Ou I-tchong, Hoang Tchen-chou, Tcheng King-hoa, Tong Kouo-tcheng, Tcheou Si-lieou. Le Père Flamet put également profiter de son bref séjour pour aller voir le Dr. Tcheng Keng, qui passe la convalescence d'une longue maladie dans un agréable petit domaine des environs de Hangchow, et le Dr. Tchoang Kai-cheng, qui a fondé récemment là-bas une clinique privée. Ce fut une joie pour le Père Doyen de constater l'excellent réputation qu'ont les Auroriens, et combien notamment est appréciée la charité et le dévouement des médecins.

Voyage aux provinces du Nord-ouest. — Pendant les vacances d'été, le P. de Breuvery a poursuivi son enquête systématique sur l'économie des diverses provinces de la Chine. Cette fois, ce sont les lointaines régions du Chinghai et du Kansu qui faisaient l'objet de ses randonnées. Durant deux mois, il a parcouru ces provinces en compagnie de Michel Kou Mei-cheng 顧梅鏗 et il en a rapporté une abondante moisson d'observations et de statistiques dont s'enrichira son cours de Géographie Economique de la Chine. Plusieurs fois, au cours de son voyage il a eu la joie de rencontrer des Anciens, en particulier le Dr. Liang Peng-chang et M. Sheng Chen à Lanchow, M. Tsai Tseng-koei au puits de pétrole de Süchow, les Dr. Siu Tchang-ko et Liou Yuen-shen à Tienshui.

Nouveaux Professeurs à la Faculté de Droit — L'enseignement de l'Economie Politique en Première année de Droit, est divisé en deux sections, vu le très grand nombre des étudiants. Cet enseignement sera assuré par M. Tcheng Hoei (鄭輝) déjà professeur de Statistique à l'Aurore, diplômé de Harvard et de Yale et par Mr. Kiang Tchao-hou (江兆湖) ancien étudiant de Londres et ancien Professeur à l'Université Centrale.

M. Joei King-sien (蔣敬先) a bien voulu accepter d'enseigner en 4e année le Droit anglo-américain. M. Joei a été diplômé à l'Aurore, puis à Paris et enfin à Francfort. Il a enseigné à Koenming et à Tchongking et, pendant ces deux dernières années, à l'Université Columbia de New-York.

M. Kouo Tchoan-tseng (郭傳曾) reçoit cette année la charge de l'enseignement de l'Histoire du Droit chinois. Cet enseignement qui suppose de sérieuses recherches personnelles dans un champ peu exploré est tout à fait à la mesure du lettré très distingué qu'est M. Kouo (Aurore 1932, Doctorat).

M. Wang Tse-sin (王自新), ancien étudiant de l'Aurore et Docteur en Droit de Paris, qui avait déjà enseigné à l'Aurore, il y a quelques années, nous revient heureusement pour enseigner la Pratique Judiciaire en IIIe année et la Science des Preuves.

M. Tcheou Tse-mei (周子美) enseignera l'Histoire de Chine en Ie année. M. Ho Ping-heng (郝昺衡) se joindra à M. Tchang I-tchoen (張一純) pour l'enseignement du Chinois.

M. Wang Hio-wen (王效文) déjà professeur d'Effets de Commerce depuis de longues années, a bien voulu accepter d'enseigner aussi le Droit maritime, qui est une de ses spécialités.

Enfin la Banque de l'Indochine, a bien voulu nous prêter M. Bourbon, pour succéder, dans l'enseignement de la Banque, à M. Anthoine-Milhomme, si apprécié des étudiants l'an dernier et actuellement transféré à Saïgon.

Le P. Théry, l'auteur bien connu des "Traductions de la Jurisprudence de la Cour suprême" et Directeur de la Collection "Droit Chinois Moderne", assurera le cours de Traduction de Textes Juridiques, en même temps que le P. O. Brière.

Nouveaux professeurs à la Faculté des Sciences. — M. A. François-Marsal est attendu à Shanghai à la fin de Septembre. Ancien élève de l'Ecole Polytechnique, de l'Institut électrotechnique de Grenoble et de l'Ecole d'Hydraulique, M. François-Marsal, jusqu'ici employé à la firme Neyrpic de Grenoble, l'une des premières firmes d'hydraulique du monde, enseignera à l'université l'Electrotechnique et l'Hydraulique.

M. Leydon, de la Compagnie française des Tramways, a bien voulu accepter d'assurer le cours de construction des machines électriques.

Un nouveau cours, celui de "transport de l'énergie électrique" sera fait par M. Cordier, lui aussi employé à la Compagnie française de tramways.

M. Bernaert est rentré à Shanghai par avion le 4 Septembre. Il reprendra ses cours à la section du Génie Civil, secondé par M. Sourochnikoff.

M. Hoang Chang-fong (黃長風), est parti en France pour un séjour de deux ans au cours duquel il compte faire des recherches de géophysique. Admis au laboratoire de l'Ecole Polytechnique tenu par le Professeur Leprince-Ringuet, l'un des grands spécialistes des rayons cosmiques, M. Hoang compte travailler spécialement la question des mésons et des mésotons, profitant des laboratoires spécialisés sur cette question, soit à Paris, soit au Mont Blanc.

Le P. Audic remplacera M. Hoang pour son cours de Physique en seconde année.

M. Tchou Nien-sien fera cette année le cours de Chemins de fer.

Nouveaux professeurs à la Faculté de Médecine. — Pour remplacer le Dr. Yu Fou-min comme Chef de Clinique Chirurgicale, le Dr. Fou Pei-bing:

Le Dr. Charles Fou a fait toutes ses études médicales en Belgique. Après ses études, il a été pendant plusieurs années Assistant d'un Chirurgien belge de renommée mondiale, le Prf. Goffaerts .....

Pour remplacer le Prf. Genin, le Prf. Taillard. Il a été attaché à l'hôpital du Cancer de Villejuif, qui est en France le centre principal des études de cancérologie. Il sera ici Professeur de Clinique radiologique et donnera, par ses présentations de malades à l'hôpital et par son cours théorique à l'Université un essor nouveau à l'enseignement de la Radiologie et de la Cancérologie.

Modification du régime du stage à l'hôpital Ste Marie: — Les stagiaires de M6 sont désormais associés de plus près à la vie des services hospitaliers. Ils ont la responsabilité personnelle d'un certain nombre de malades, participent aux gardes de nuit et aux services d'urgence, et sont logés à l'hôpital: bref, méritent largement le certificat "d'internship" qui leur est délivré à la fin de l'année, certificat qui leur ouvre sans difficulté, après leur diplôme, le porte de tous les hôpitaux de Chine.

L'Hôpital Sainte Marie voit s'éloigner de lui le R. P. Verdier qui en était l'administrateur depuis 1919.

Le travail visible du P. Verdier pour l'hôpital est évident pour tous: en 1920, l'hôpital Sainte Marie "cube" 22.788 mètres cubes; en 1947, l'ensemble des bâtiments hospitaliers est d'environ 103.000 mètre cubes.

On construit à l'Hôpital: en 1920, les nouvelles salles d'opérations; en 1921, les services de radiologie; en 1923, le Pavillon du Sacré Cœur et la Maternité; en 1925, le Laboratoire; en 1930, le pavillon des détenus et le pavillon d'Isolement; en 1934, le Pavillon des entrées; en 1936, le Pavillon St. Vincent; en 1940, le Pavillon Ste Louise. . . .

Tout cela, c'est le travail visible du P. Verdier. Le travail invisible, c'est celui qui aboutit à grouper et diriger les collaborateurs et le personnel; celui qui sut trouver les ressources en argent, en vivres, en médicaments; celui qui sut toujours mener à bien les négociations avec les diverses administrations qui, depuis 28 ans, se succédèrent à la direction de l'hygiène de la ville de Shanghai. Pendant la guerre et l'invasion, notamment, le P. Verdier sauva plusieurs fois son hôpital de l'occupation totale et même de la confiscation.

Nous devons aujourd'hui, à l'heure où il nous quitte pour aller assurer la gestion matérielle de l'orphelinat de Tou-Sè-Wè, dire notre grand merci au R. P. Verdier pour ce qui est, en grande partie, l'Oeuvre de sa vie. Ce merci, nous le disons, au nom des quelque 200 000 malades qui sont passés à Ste Marie depuis 25 ans; des 300 médecins qui y ont reçu leur formation clinique; et des dizaines d'hôpitaux qui sont dirigés en Chine par des médecins Auroriens. C'est tout le rayonnement médical de l'Aurore qui, pour une bonne part, est dû à celui qui, avec tant d'abnégation dirigea pendant 28 ans notre hôpital.

A notre pensée d'affectueuse et respectueuse reconnaissance envers l'Administrateur d'hier se joint une autre pensée, de joyeuse confiance, envers le nouvel Administrateur, le R.P. Germain qui fut, en tant que Recteur de l'Aurore associé depuis 15 ans à la vie de l'Hôpital Ste Marie et sera donc le meilleur des continuateurs de l'œuvre du Père Verdier.

Congrès Médical. Du 5 au 10 Mai 1947 se tint à Nankin le 7e Congrès annuel de la Chinese Medical Association. L'Aurore était officiellement représentée par les Prfs Yang Che-tah 楊士達 et Ou Yun-joei 吳賚瑞, l'Hôpital Sainte Marie étant représenté par le Prf. Nié Tchoang hien 聶傳賢; beaucoup d'autres Professeurs de l'Aurore étaient également présents au Congrès ou y avaient envoyé des rapports. Parmi les rapports présentés, citons: Prf. Velliot "Traitement de la variole par les Sulfamidés"; Prf. Tang She-eng 唐士恆, "L'infiltration anesthésique de l'ortho-sympathique lombaire en pratique obstétricale"; Prf. Tchou Tchong kang, 朱仲剛, "le Pian à Shanghai"; Prf. Patey, "L'Assistance publique de Paris, son organisation et son fonctionnement"; Prf. Spriet, "Réduction et contention de fractures des os longs par l'emploi des broches de Kuntscher".

Outre les Professeurs Auroriens, dix-huit de nos amis, membres du groupe des Médecins de langue française participèrent au Congrès. On peut donc dire que, dans l'ensemble, tant par le nombre que par la valeur des communications présentées, la participation des médecins de culture française fut très remarquable.

Conférences. Les Conférences Cliniques du Jeudi matin ont continué, pendant le second semestre de l'année scolaire, à attirer le même nombreux public. Voici les sujets qui ont été traités:

Prf. Koang: "Eosinophilie tropicale et syndrome de Löffler"; "Les sous groupes sanguins"; Histamine et anti-histamine de synthèse".

Prf. Patey: "Les kystes aériens du poumon"; "Les péricardites de l'enfant"; "Néphroses lipoïdiques de l'enfance".

Prf. Spriet: "Les sciatiques d'origine discale et leur traitement chirurgical"; "Les ulcères gastro-duodénaux envisagés du point de vue chirurgical"; "Traitement chirurgical des luxations congénitales de la hanche".

Sociétés savantes. Au cours de plusieurs réunions de Sociétés Médicales les Professeurs et Médecins Auroriens présentèrent, en ce semestre, des Mémoires et communications scientifiques. Citons....

A la *Société des Pédiâtres de Shanghaï*: "Un cas de sarcome de la rétine" (Nié Tchoang-hien 聶傳賢); "Tumeur adénoïde diverticulaire de la région ombilicale" (Chen Si-yuen 沈錫元 et J. X. Flamet); "Un cas de néphrose lipoïdique de l'enfant" (G. Patey et Tsi Kia-i 齊家儀); "Le Pian chez les enfants, à Shanghaï (C. Tchou Tchong-kang 朱仲剛).

A la *Shanghai Medical Society*" "Nouveau traitement des complications de la variole" (G. Velliot).

Au *Groupe des Médecins de langue française*: "Un cas de Maladie d'Aujilszki" (LieouYung choen 劉永純 et Kouo Chen-chow 郭成舟): "Syndrome de Krukenberg, avec tumeurs ovariennes, gastrique et utérine, opération en un temps" (R. Spriet et J. X. Flamet): "Un cas de découverte du Muscle Sternal" (J. B. Chardronnet et Kin Tchen-kiun 金正均).

Décoration à l'Institut Pasteur. Le 2 Mai, à l'Institut Pasteur, le Docteur Chabaud, Directeur de l'Institut Pasteur de Shanghaï, et Professeur de Microbiologie à l'Aurore, recevait, des mains de Monsieur Baeyens, Consul Général de France, la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur. Le Dr. Chabaud recevait cette distinction à titre militaire, ayant eu pendant la guerre un rôle très brillant, d'abord comme médecin d'une unité combattante; puis, en son laboratoire de l'Institut Pasteur de Paris, comme membre très actif de la Résistance clandestine; enfin comme prisonnier d'un des plus durs camps de représailles des nazis. La récompense si méritée décernée à ce bon artisan de la victoire devait, évidemment, être célébrée entre alliés. C'est pourquoi, à la cérémonie de la remise de décoration, la Chine était représentée par S. E. le Dr K. C. Wu, Maire de Shanghaï, par le Dr. Tchang, Directeur des services d'hygiène, et par un délégué du Général Commandant militaire de la région de Shanghaï. Plusieurs Auroriens, élèves du Prf. Chabaud, s'étaient joints aux PP. Dumas et Flamet pour offrir leurs félicitations au nouveau promu.

Dons faits à la Faculté de Médecine. De très nombreux dons ont été faits, ce semestre, aux divers départements de la Faculté de Médecine. Il serait trop long d'en fournir ici l'inventaire détaillé. Une brève description dira pourtant notre merci aux donateurs.

C'est de Peiping d'abord que nous sont venus, en deux séries d'envois, les cadeaux qui nous disaient l'affectueux intérêt porté par le cher Docteur Bussière, Doyen Honoraire, à sa Faculté: collections de photos médicales et de plaques de projection; instruments divers, enfin de bonnes collections de revues médicales, qui viennent heureusement enrichir, en les prolongeant dans le passé, nos collections de l'Aurore.

L'U. N. R. R. A. et la C. N. R. R. A. ont donné beaucoup à l'Hôpital Sainte Marie, tout spécialement à la Clinique dentaire: fauteuils de campagne, une "Unit", et un stock important d'instruments et de produits pour la prothèse.

Le *Catholic Wellfare Committee* a constamment pensé à l'Aurore, à ses élèves, aux malades de ses hôpitaux. Grâce à lui, nous avons reçu, entre autres choses, plusieurs lots d'instruments de chirurgie.

L'*American Red Cross*, enfin, doit être inscrit en tout premier lieu parmi nos grands bienfaiteurs. Ses envois commencèrent par le don de plusieurs beaux appareils, notamment colorimètres et microtomes, qui enrichissent le Laboratoire d'Histologie et la salle de travaux pratiques de physique du certificat P. C. B. Puis vint un bel envoi de plus de 200 caisses de matériel de pansement, destiné aux services du dispensaire de l'Hôpital St. Antoine et à ceux des services hospitaliers de l'Hôpital Sainte Marie qui servent à l'enseignement médical. Enfin, dernier cadeau, le plus précieux, de l'American Red Cross: plusieurs caisses de matériel dentaire, et stock complet de médicaments qui avait été préparé pour équiper l'infirmerie d'un camp de 1.000 prisonniers de guerre.

Ainsi grâce à ces dons, les travaux de recherche à la bibliothèque ou dans les laboratoires sont facilités; enfin nos étudiants continueront à apprendre, à soigner de façon également scientifique toutes les catégories de malades, les pauvres comme les riches, sans que jamais un traitement utile soit refusé ou interrompu pour un malade indigent.

Petites nouvelles

M. Lieou Mei-cheng (劉 美 生) (Droit 1941) a été nommé Procureur à Ousi (無 錫) par décision du Ministère de la Justice. Il est domicilié à la Cour où ses amis peuvent lui adresser directement leurs lettres.

La Chinese Petroleum Corporation possède actuellement à son service quatre Auroriens: MM. Yu Jen-tchang (郁 仁 長) (Droit 1937), Yang Cheou-min (楊 壽 民) (Droit 1942), Suen Te-yen (孫 德 炎) (Droit 1942) et Tchou Yun-pang au Consulat (朱 雲 鵬) de la Faculté des Sciences.

M. Tcheng Koang-yao (程 光 堯) (Droit 1946) vient d'être envoyé à Canton par sa Banque (聚 興 誠 銀 行, alias Young Bros). Nous espérons qu'il y rencontrera un autre ancien du Droit, M. Fong Yao-tseng (馮 耀 曾) qui travaille au Consulat suisse de cette ville.

M. Hou Tchan-yuan (胡 占 元) (Droit 1945) vient d'être reçu à l'examen d'entrée dans la magistrature, dernier concours.

M. Tcheng Yong-tai (程 永 泰) (Droit 1942), juge stagiaire près de la Cour de Shanghai vient d'être nommé défenseur public (公 設 辯 護 人). Il a été invité par la Faculté d'Arts de l'Aurora College for women, à donner un cours sur les questions de Droit civil intéressant particulièrement la femme.

M. Ou Tsong-fen (吳 宗 汾) (Droit 1937) est Chef du Département de Statistique au Ministère de l'Economie.

M. Yang Liou-fong (楊 柳 風) est conseiller des deux grandes Compagnies d'aviation nationales: CNAC et CATC.

M. Lin Ki-han (凌其翰) après avoir été Chargé d'affaires en Belgique et Haut-Commissaire près de l'Armée chinoise en Indochine, est maintenant Chef du Protocole avec rang de Ministre.

M. Tchen Tche-Koei (陳澤淮) (Droit 1932) a été nommé Premier Secrétaire d'Ambassade à Bruxelles.

M. Hou Ngeou (胡歐) (Droit 1947) est entré à la Banque de Chine. Il a célébré ses fiançailles avec Mlle Lan Hong-tchoen (藍鴻春) (Droit 1946) pendant les vacances à Nankin.

M. Kong Ho-cheng (龔荷生) (Droit 1947) est attaché à l'administration de Formose (bureau de Shanghai).

Au Ministère des Affaires étrangères, de nombreux Auroriens, parmi lesquels MM. Tchen Hiong-fei (陳雄飛), Lieou Kia-hiun (劉家駰), Wang Kien-ting, Cecil Wang, et d'autres que nous oublions et dont nous voudrions qu'ils se rappellent eux-mêmes au souvenir de leurs camarades.

M. Liou Ko-tsiun (劉克俊) est membre spécial du Conseil économique national (全國經濟委員會專門委員).

Ajoutons pour finir que les trois chefs du Parti de la Jeunesse, M. Tsouo Choen-tseng (左舜生), *Ministre de l'Agriculture*, M. Li Hoang (李璜) qui fut nommé *Ministre de l'Economie*, et M. Tseng Ki (曾琦) sont tous trois anciens Auroriens.

M. Pierre Lou Te-kang (陸德綱) a été admis comme stagiaire à la Société "Far East Oxygen & Acetylene". Il est actuellement à Tientsin et compte partir ensuite au Canada pour y achever sa spécialisation.

Nous avons reçu la visite de M. Yu Sin-tsang qui se trouve toujours à Hankow au service des communications des chemins de fer. Son fils M. Yu Kia-tchen (余家鎮) travaille avec lui.

M. Ma Koang-fou (馬曠福) monte actuellement des centrales électriques aux mines de près de Peng-pou.

M. Fong Checu-yuen et M. Li Tsi'un-i sont professeurs de physique et de mathématiques au Kao-tchong de l'Aurore.

M. Wang Pé-kiun (汪培鈞) est employé, depuis le mois d'Avril, à la compagnie métallurgique de 馬山鋼鐵公司 à Gnan-san.

De Paris, nous avons reçu de bonnes nouvelles du Dr. Lieou I-Té (劉昭德) (promotion 1940), qui est arrivé là-bas après un court séjour en Amérique, et qui se spécialise en psychiâtrie.

Le Dr. Amédée Tcheng Sin-tsi (鄭心濟) et le Dr. Tchong Tse-ting (鍾子亭) (promotion 1946) sont tous deux à Bangkok. Ils travaillent maintenant, l'un dans un hôpital, l'autre en clientèle privée.

Nous avons reçu des nouvelles des Drs. Li Joen-cheng (李爾伸) (1945) et Li Tchang-tche (李昌遠) (1945). Ils sont tous deux "resident surgeon" au Wuhu General Hospital. Ils travaillent dans les services de gynécologie et de chirurgie générale.

Le Dr. Joseph Tchen King-hoa (陳景華) (1944) est arrivé depuis peu à Hangchow. Le Dr. Tcheng s'était engagé comme médecin militaire en 1945, il a fait campagne en Mandchourie comme médecin chef d'un régiment d'artillerie. Des unités diverses de son régiment ont été engagées dans presque toutes les

grandes batailles. Le Dr. Tcheng avait le centre de son organisation médicale à Moukden. Maintenant, le temps de son engagement étant terminé, le Dr. Tcheng King-hoa vient à l'hôpital catholique de Hangchow, où il prend la direction du laboratoire.

Nous avons reçu de bonnes nouvelles du Dr Pierre Fou Tchong-tao (傅崇濤) (1934) qui dirige l'hôpital de Outchang. Bonnes nouvelles aussi du Dr. Andreef (1940), qui est médecin de l'hôpital catholique de Hanyang.

Le Dr. Tsao Fou-pao (曹福寶) (1946) est à Chungking, assistant à l'hôpital français du Dr. Cochin.

Le Dr. Lieou Yung-choen (劉永銓) a été nommé, en Avril dernier, membre du Comité Général de direction de la *"Chinese medical Association"*, et Membre correspondant étranger de la *Société de Pathologie Exotique* de Paris. Nous sommes heureux d'offrir au Dr. Lieou nos très sincères félicitations.

Nous avons appris le mariage de Melle Hoang Tsong-sin, (黃宗心) Docteur en médecine de la 28e promotion, avec M. Tsien Ta-tsong (錢大宗). Nous lui offrons nos meilleurs voeux de bonheur.

Nous avons eu le plaisir de la visite du Dr. Pierre I Tchong-sin (倪忠信) (1944). Le Dr. I a dû évacuer sur Tientsin son hôpital de Che-hia-tchoang. Il va installer à *Tientsin* une clinique en collaboration avec le célèbre ophtalmologiste, Père Shuniewicz.

Notons enfin que plusieurs de nos anciens à la Faculté de Médecine sont partis ou vont incessamment partir pour stages d'études à l'étranger: Drs. Lieou I-té, Tsai Fou-siang, Tchong Pao-yen en France; Tcheng Tsou-ling et Yu Fou-min en Amérique.

ENGLISH SUMMARY.

Because of the increasing number of our subscribers and readers in English-speaking regions we believe it useful in future to publish at the end of each issue of the Bulletin an English *résumé* of the articles it contains.

In the next number, the final one for this year, we shall give an Index of the articles published during 1947. This time, we shall translate only a summary of the articles that have appeared in this issue, N° 31.

O. Brière: "The Effort of Marxist Philosophy in China" (p. 309-347). The author shows the success of Marxist Philosophy among Chinese readers in the big cities.

M. Mornand: "The Historical Basis of Economy and Commercial Politics in Australia" (p. 348-368).

This doctorate thesis of the commercial attaché of the French Embassy in China, a Doctor of Laws, treats a subject which has never been studied scientifically since the first years of this century, in French. The reader will find here the first chapter. The article is to be continued.

R. Lowenthal: "Treaties Concluded Between China and the Countries of Latin America" (p. 369-378). The author is a professor on the staff of Yenching and is at present at New York's Cornell University. He gives a review of China's diplomatic relations with South America, Central America and the Antilles. This is a new subject and is not well-known to the general public.

F. P. Clément: "The Economy of Formosa". (p. 380-391). In four chapters: agriculture, industry, communications and foreign commerce, the author reviews the economic condition of the big island during 1947.

(Melanges): "A Sketch of the History of Islam in China" (p. 392-417). This is the translation of a Chinese book by Mr. Pai Show-yi, which appeared in 1946, a sort of student manual. These are especially the chapters concerning cultural relations (the sciences and literature) and the Chinese Mohammedan patrology which will interest the foreign reader.

G. Roudakoff: "Note on Bamboo Construction". (p. 418-428). In South China where wood is rare and in some places completely un-obtainable, bamboo is frequently used. This article, accompanied by technical data, shows how bamboo is used in permanent constructions.

The *Bulletin* ends with an additional note to the article of Mr. Lowenthal published in the preceding *Bulletin:* "The Jewish Press in Shanghai After the Pacific War"; — with bibliographical notes; and finally a "Chronicle of Events", which gives news about University life.

IMPRIMERIE DE T'OU-SÈ-WÈ